John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
18W.9
v. 3.

LA NOUVELLE HÉLOISE,

OU

LETTRES DE DEUX AMANS

HABITANS

D'une petite Ville au pied des Alpes :

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par J. J. ROUSSEAU.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée de Figures en taille douce, & d'une Table des Matieres.

TOME III.

A NEUCHATEL,

Et se trouve

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

ADAMS 184.9
v.3

LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS
D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

DE L'AMANT DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

OUI, Milord, il eſt vrai; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere; il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas

permis d'en disposer sans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je sais aussi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos soins me l'ont sauvée deux fois, & vos bienfaits me la conservent sans cesse. Je n'en disposerai jamais que je ne sois sûre de le pouvoir faire sans crime, ni tant qu'il me restera la moindre espérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous disiez que je vous étois nécessaire ; pourquoi me trompiez-vous ? Depuis que nous sommes à Londres, loin que vous songiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de soins superflus ! Milord, vous le savez, je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore l'Être éternel ; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous sur la terre ; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des sophismes ne l'y retiendront point. Éclairez ma raison ; parlez à mon cœur ; je suis prêt à vous entendre : mais sou-

venez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne; hé bien! raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite ; j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale, comme s'il s'agiſſoit d'un autre. Robeck fit l'apologie de la mort volontaire, avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple, & je ne ſuis pas fort content du ſien, mais j'eſpère imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-tems médité ſur ce grave ſujet : vous devez le ſavoir; car vous connoiſſez mon ſort, & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous, & n'eſt un bien pour perſonne, il eſt donc per-

mis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là; & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos Sophiſtes? Premierement, ils regardent la vie comme une choſe qui n'eſt pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée; mais c'eſt préciſément parce qu'elle nous a été donnée, qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras? Cependant quand ils craignent la gangrenne, ils s'en font couper un, & tous les deux s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe, qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe, qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le ciel nous a faits, ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la rai-

son pour nous apprendre à les discerner. Si cette regle ne nous autorisoit pas à choisir les uns & rejetter les autres, quel seroit son usage parmi les hommes?

Cette objection si peu solide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant sur la terre comme un soldat mis en faction. Dieu, disent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en sors-tu sans son congé? Mais toi-même, il t'a placé dans ta Ville, pourquoi en sors-tu sans son congé? Le congé n'est-il pas dans le mal-être? En quelque lieu qu'il me place, soit dans un corps, soit sur la terre, c'est pour y rester autant que j'y suis bien, & pour en sortir dès que j'y suis mal. Voilà la voix de la Nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens; mais quand je meurs naturellement, Dieu ne m'ordonne pas de quitter la vie; il me l'ôte : c'est en me la rendant insupportable, qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je résiste

de toute ma force; dans le second, j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence, comme si on vouloit se soustraire à ses loix? Ce n'est point pour s'y soustraire qu'on cesse de vivre, c'est pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que sur mon corps? Est-il quelque lieu dans l'univers, ou quelque être existant qui ne soit pas sous sa main, & agira-t-il moins immédiatement sur moi, quand ma substance épurée sera plus une, & plus semblable à la sienne? Non, sa justice & sa bonté font mon espoir, & si je croyois que la mort pût me soustraire à sa puissance, je ne voudrais plus mourir.

C'est un des sophismes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuoit, dit Socrate à Cébès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit possible, pour t'avoir injustement privé

de ton bien? Bon Socrate! que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela du tout; mais il falloit dire : ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie; comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu; elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit! Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient ja-

mais employé ; cette queſtion n'y eſt traitée que très-légérement & comme en paſſant. Socrate condamné, par un jugement inique, à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement les diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique; & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal? En conſidérant cette foule d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle eſt remplie, on ſeroit bien plus tenté de demander ſi jamais elle fut un bien? Le crime aſſiége ſans ceſſe l'homme le plus vertueux; chaque inſtant qu'il vit, il eſt près de deve-

nir la proie du méchant, ou méchant lui-même. Combattre & souffrir, voilà son sort dans ce monde : mal faire & souffrir, voilà celui du mal-honnête homme. Dans tout le reste, ils different entre eux ; ils n'ont rien en commun que les misères de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits, je vous citerois des oracles, des réponses de sages, des actes de vertu récompensés par la mort. Laissons tout cela, Milord : c'est à vous que je parle, & je vous demande quelle est ici-bas la principale occupation du sage, si ce n'est de se concentrer, pour ainsi dire, au fond de son âme, & de s'efforcer d'être mort durant sa vie ? Le seul moyen qu'ait trouvé la raison pour nous soustraire aux maux de l'Humanité, n'est-il pas de nous détacher des objets terrestres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au-dedans de nous-mêmes, de nous élever aux sublimes contemplations ? Et si nos passions & nos erreurs sont nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous soupirer après

un état qui nous délivre des unes & des autres ? Que font ces hommes ſenſuels qui multiplient ſi indiſcrettement leurs douleurs par leurs voluptés ? Ils anéantiſſent, pour ainſi dire, leur exiſtence à force de l'étendre ſur la terre : ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouiſſances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils ſentent, & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit, ſi l'on veut, un bien pour l'homme de remper triſtement ſur la terre ; j'y conſens : je ne prétends pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les amères douleurs ſont le paſſe-port de la Nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien,

qu'il l'étoit au sophiste Possidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tandis qu'il est bon de vivre, nous le desirons fortement, & il n'y a que le sentiment des maux extrêmes qui puisse vaincre en nous ce desir : car nous avons tous reçu de la Nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguise à nos yeux les misères de la condition humaine. On supporte long-tems une vie pénible & douloureuse, avant de se résoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, alors la vie est évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainsi, quoiqu'on ne puisse exactement assigner le point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé, le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout : après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter

le droit de nous en défaire, ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux, c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que les poltrons qui se donnent la mort. O Rome! conquérante du monde, quelle troupe de poltrons t'en donna l'empire! Qu'Arrie, Eponine, Lucrece, soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zèle & faisoit frémir les tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un collége, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche, pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes! & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites-

moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus long-tems la peine de vivre ; quand un tison brûlant vient à tomber sur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous si vîte ? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'ôser soutenir l'ardeur du feu ! Rien, dites-vous, ne m'oblige à supporter le tison. Et moi, qui m'oblige à supporter la vie ? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'est-elle pas également son ouvrage ?

Sans doute, il y a du courage à souffrir avec constance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un insensé qui souffre volontairement ceux dont il peut s'exempter sans mal faire, & c'est souvent un très-grand mal d'endurer un mal sans nécessité. Celui qui ne sait pas se délivrer d'une vie douloureuse par une prompte mort, ressemble à celui qui aime mieux laisser envenimer une plaie que de la livrer au fer salutaire d'un

chirurgien. Viens, respectable Parisot (1), coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire sans sourciller, & me laisserai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la sienne en pourriture, faute d'ôser soutenir la même opération.

J'avoue qu'il est des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de disposer de lui-même, mais en revanche, combien en est-il qui l'ordonnent! Qu'un Magistrat, à qui tient le salut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la subsistance à ses enfans, qu'un débiteur insolvable qui ruineroit ses créanciers, se dévouent à leur devoir, quoi qu'il arrive; que mille autres relations civiles & domestiques forcent un honnête-homme infortuné de supporter le malheur de vivre, pour éviter le mal-

(1) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon citoyen, ami tendre & généreux, négligé, & non pas oublié de tel qui fut honoré de ses bienfaits.

heur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables, une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'ôſe mourir? Tue-moi, mon enfant, dit le ſauvage décrépite, à ſon fils, qui le porte & fléchit ſous le poids; les ennemis ſont-là; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la misère, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié, de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle; celui qui ne tient à rien, celui que le ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien, pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité?

Peſez ces conſidérations, Milord; raſ-

ſemblez toutes ces raiſons, & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent au plus ſimple des droits de la Nature qu'un homme ſenſé ne mit jamais en queſtion. En effet, pourquoi ſeroit-il permis de ſe guérir de la goutte & non de la vie? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main? S'il eſt pénible de mourir, qu'eſt-ce à dire? Les drogues ſont-elles plaiſir à prendre? Combien de gens préferent la mort à la médecine! preuve que la Nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il eſt plus permis de ſe délivrer d'un mal paſſager en faiſant des remèdes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on eſt moins coupable d'uſer de quinquina pour la fièvre, que d'opium pour la pierre? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre eſt de nous délivrer du mal-être; ſi nous regardons au moyen, l'un & l'autre eſt également naturel; ſi nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés; ſi nous regardons à la volonté du maître, quel mal veut-

ou combattre qu'il ne nous ait pas envoyé? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu? Faut-il ne rien faire en ce monde, de peur d'enfreindre ses loix, &, quoi que nous fassions, pouvons-nous jamais les enfreindre? Non, Milord; la vocation de l'homme est plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour rester immobile dans un quiétisme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conscience pour le vouloir, & la raison pour le choisir. Il l'a constitué seul juge de ses propres actions. Il a écrit dans son cœur: fais ce qui t'est salutaire, & n'est nuisible à personne. Si je sens qu'il m'est bon de mourir, je résiste à son ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort désirable, il me prescrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire? Si les Chétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religon, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Écriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancèrent cette nouvelle doctrine, dont Jéſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'appuyèrent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu; de ſorte que les Fidèles qui croient ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entière une loi contre le ſuïcide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que, dans les exemples de gens qui ſe ſont donné la mort, on n'y trouve pas un ſeul mot de blâme contre aucun de ces exemples? Il y a plus; celui de Samſon eſt autoriſé par un prodige qui le venge

de ſes ennemis. Ce miracle ſe feroit-il fait pour juſtifier un crime, & cet homme qui perdit ſa force pour s'être laiſſé ſéduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme ſi Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'enſuit-il de là? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis; & Moïſe, qui fit tant mourir de gens, entendoit fort mal ſon propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere eſt certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle eſt exempte de violence & d'injuſtice, les deux ſeules conſidérations qui puiſſent rendre l'homicide criminel; & que la Nature y a mis, d'ailleurs, un ſuffiſant obſtacle.

Mais, diſent-ils encore, ſouffrez patiemment les maux que Dieu vous envoie; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainſi les maximes du Chriſtianiſme, que c'eſt mal en faiſir

l'esprit ! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite, & la Religion, qui n'est jamais contraire à la raison, l'approuve. Mais que leur somme est petite auprès de ceux qu'il est forcé de souffrir malgré lui ! C'est de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de se faire un mérite ; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impose, & marque au profit de l'autre vie la résignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui est imposée par la Nature ; s'il endure patiemment tout ce qu'il est contraint d'endurer, il a fait, à cet égard, tout ce que Dieu lui demande, & si quelqu'un montre assez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'est un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc sans scrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en restera que trop à souffrir encore. Délivrons-nous

ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous, puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Être ſuprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes, & que la Religion autoriſe (1). Revenons

(1) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille, quand on l'examine pour ſoi? La lettre eſt-elle fabriquée, ou l'auteur ne veut-il qu'être réfuté? Ce qui peut tenir en doute, c'eſt l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui ſemble autoriſer le ſien. Robeck délibéra ſi poſément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien peſant, bien froid; & quand il eut établi, ſelon lui, qu'il étoit permis de ſe donner la mort, il ſe la donna avec la même tranquilité. Défions-nous des préjugés de ſiècle & de nation.

à nous. Vous avez daigné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remède ainsi que les miens, & d'autant plus sans remède, que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir : Milord, j'ôse vous presser de terminer vos souffrances ; & je vous laisse à juger qui de nous deux est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent

---

Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent ; tous les actes de courage sont autant de chimeres pour les ames foibles ; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie, uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquilement qu'ils n'ont vécu !

baſſement à la vie, après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & caſſé? Nous ſommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aiſément de ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir; plus tard il ſe laiſſe, en gémiſſant, arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs, au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré, ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſitôt qu'ils ſont rompus! Je le ſens, Milord; nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais

amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers soupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoisonner leurs derniers instans? Que quittent-ils en sortant du monde? Ils s'en vont ensemble; ils ne quittent rien.

LETTRE II.

RÉPONSE.

JEUNE homme, un aveugle transport t'égare; sois plus discret; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme; je suis Anglois, je sais mourir: car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire; mon ame avoit besoin de la tienne; tes soins pouvoient m'être utiles; ta raison pouvoit

voit m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie ; si je ne m'en sers point, à qui t'en prendras-tu ? Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quel service puis-je espérer de toi ? Une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme, tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien dans le monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste ; & je ne t'aimois pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnemens de cette lettre dont tu parois si content ? Un misérable & perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever, si je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & soit placé sur la terre au hazard, seulement pour vivre, souffrir & mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi, nous reprendrons pied-à-pied ta lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la regle qu'il prescrit aux autres, & l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer de vivre? La preuve en eſt ſinguliere! c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélerats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre; & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé? Quoi! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe toi le reſte du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui te demandera compte de ton tems? Parle, que lui diras-tu? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux! tu-

ve-moi ce Juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'Humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis ; la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même : la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale, qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quel-

les sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens. Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; &, puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne

s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement, & le laissent dans sa forme originelle, que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens

que nos chagrins ; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne ; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, & que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui : car toutes ses facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté, ni de sa raison ; il cesse d'être homme avant de mourir, & ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse & où son ame n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les

opérations de la chirurgie ſont communément beaucoup plus cruelles que les ſouffrances qu'elles guériſſent ; mais la douleur du mal eſt permanente ; celle de l'opération, paſſagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eſt-il donc beſoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui ſeule les rendroit inſupportables? Eſt-il raiſonnable d'appliquer d'auſſi violens remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la conſtance, & n'eſtime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de ſe délivrer des mêmes ſouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems? Attends, & tu ſeras guéri. Que demandes-tu davantage ?...

Ah ! c'eſt ce qui redouble mes peines de ſonger qu'elles finiront... Vain ſophiſme de la douleur ! Bon mot ſans raiſon, ſans juſteſſe, & peut-être ſans bonne foi. Quel abſurde motif de déſeſpoir que l'eſpoir de terminer ſa miſere (1) ! Même

(1) Non, Milord, on ne termine pas ainſi ſa

en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à souffrir, s'en priver, en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Pensez-y bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine & le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, & c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de

---

misère; on y met le comble, on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, & cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien.

toi seul que ce soit un bien, & que, si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination. Mais, en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'ôses dire?

Ta mort ne fait de mal à personne? J'entends: mourir à nos dépens ne t'importe gueres, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu méprises; n'en est-il point de plus chers encore (1) qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-

(1) Des droits plus chers que ceux de l'amitié! Et c'est un sage qui le dit! Mais ce prétendu sage étoit amoureux lui-même.

tu ne lui rien devoir? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence? Ne crains-tu point de r'ouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie? Ingrat ami, amant ſant délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi même? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point ſenſible au bonheur de ce qui te fut cher? & ne ſçaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi?

Tu parles des devoirs du Magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur

dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, & qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le sage les mépriſe-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison. Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples. Tu m'ôses nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'ôser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré, & Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maitresse ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la mesure commune de cette ame sublime & de la tienne. Téméraire, ha ! tais-toi.

Je crains de profaner ſon nom par ſon apologie. A ce nom ſaint & auguſte, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la pouſſiere, & honorer en ſilence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples ſont mal choiſis, & que tu juges baſſement des Romains, ſi tu penſes qu'ils ſe cruſſent en droit de s'ôter la vie, auſſi-tôt qu'elle leur étoit à charge! Regarde les beaux tems de la république, & cherche ſi tu y verras un ſeul citoyen vertueux ſe délivrer ainſi du poids de ſes devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus, retournant à Carthage, prévint-il par ſa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Poſthumius pour que cette reſſource lui fut permiſe aux fourches Gaudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Conſul Varron pour avoir pu ſurvivre à ſa défaite? Par quelle raiſon tant de Généraux ſe laiſſerent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit ſi cruelle, & à qui il en coûtoit

si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les loix furent anéanties, & que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux, & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante, & à combattre pour les loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? Qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta

foibleſſe t'exempte-t-elle de tes devoirs? & pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins ſoumis à ſes loix? Il te ſied bien d'ôſer parler de mourir, tandis que tu dois l'uſage de ta vie à tes ſemblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites eſt honteuſe & furtive. C'eſt un vol fait au genre-humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi... Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde...Philoſophe d'un jour! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre ſans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'Humanité, par cela ſeul qu'il exiſte?

Ecoute-moi, jeune inſenſé, tu m'es cher; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même: « que je faſſe encore une bonne action » avant que de mourir ». Puis va chercher quelque indigent à ſecourir, quel-

que infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

LETTRE III.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

Je ne pourrai, mon cher, vous embrasser aujourd'hui, comme je l'avois espéré, & l'on me retient encore pour deux jours à Kinsington. Le train de la Cour est qu'on y travaille beaucoup sans rien faire, & que toutes les affaires s'y succèdent sans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus impor-

tante affaire des Miniſtres eſt d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience, un peu trop viſible, n'abrège pas ces délais. Vous ſavez que la Cour ne me convient guères; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attends que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir, c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent, que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toutes choſes, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau

faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrache une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut, pour vous rendre à vous-même, que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente, pour cette épreuve, une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voient pas de ſemblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir. Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables; elles n'exigeront, avec les talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne; elles ne vous en conviendront que mieux; enfin, votre

engagement ne sera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage, parce que ce projet, sur le point d'éclorre, est pourtant encore un secret dont je ne suis pas le maître. J'ajouterai seulement que, si vous négligez cette heureuse & rare occasion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez peut-être toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon coureur, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous soyez, & de ne point revenir sans votre réponse; car elle presse, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE IV.

RÉPONSE.

FAITES, Milord; ordonnez de moi, vous ne serez désavoué sur rien. En attendant que je mérite de vous servir, au moins que je vous obéisse.

LETTRE V.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer dequoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. George Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire

comme volontaire; mais, pour vous donner plus de considération dans l'équipage, j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché sur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que, le génie étant votre premiere destination, je sais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres (1), & vous présenter à M. Anson dans deux jours. En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres; car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

(1) Je n'entends pas trop bien ceci : Kinsington n'étant qu'à un quart de lieue de Londres, les Seigneurs qui vont à la Cour n'y couchent pas; cependant voilà Milord Édouard forcé d'y passer je ne sais combien de jours.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

JE pars, chere & charmante Couſine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémiſphere la paix dont je n'ai pu jouir dans celui-ci. Inſenſé que je ſuis! Je vais errer dans l'univers ſans trouver un lieu pour y repoſer mon cœur; je vais chercher un aſyle au monde où je puiſſe être loin de vous! Mais il faut reſpecter les volontés d'un ami, d'un bienfaicteur, d'un pere. Sans eſpérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puiſque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je ſerai dans des mers inconnues où régnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être .... qu'il ſeroit affreux de ne

vous plus voir ! Hélas ! le plus grand péril eſt au fond de mon cœur ; car, quoi qu'il en ſoit de mon ſort, je l'ai réſolu, je le jure ; vous me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Êdouard, qui retourne à Rome, vous remettra cette lettre en paſſant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoiſſez ſon ame, & vous devinerez aiſément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez auſſi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah ! Milord ! vos yeux les reverront !

Votre amie a donc, ainſi que vous, le bonheur d'être mere ! Elle devoit donc l'être !... Ciel inexorable !... O ma mere ! pourquoi vous donna-t-il un fils dans ſa colere ?

Il faut finir, je le ſens. Adieu, charmantes Couſines. Adieu, beautés incomparables. Adieu, pures & céleſtes ames. Adieu, tendres & inſéparables amies, femmes uniques ſur la terre.

Chacune de vous eſt le ſeul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné, qui n'exiſtoit que pour partager entre vous tous les ſentimens de ſon ame, & qui ceſſa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais.... J'entends le ſignal & les cris des Matelots ; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaſte, mer immenſe, qui dois peut-être m'engloutir dans ton ſein, puiſſé-je retrouver ſur tes flots le calme qui fuit mon cœur agité!

LETTRE VII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

QUE tu tardes long-tems à revenir ! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis est, à t'en éloigner ! L'idée de se voir pour si peu de tems, gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une & chez l'autre?

Que faisons-nous, chere Cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer ! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre

eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir ! Te ſouvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine ? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours, & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement : ah ! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées. Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre ! Quoi ! nous aimerions-nous moins ? chere & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude, & tes bienfaits, ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable ; & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation, ainſi que dans nos caractères.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir & de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste; & il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me semble éprouver déjà, quoique jeune encore. Ah! ma chere, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'est épuisé de si bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverses l'ont tellement absorbé qu'il n'y reste plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vu successivement fille, amie, amante, épouse & mere.

Tu sais si tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens sont détruits, d'autres sont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'est plus; il ne me reste que des pleurs à donner à sa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux sentiment de la nature. L'amour est éteint, il l'est pour jamais, & c'est encore une place qui ne sera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chere moitié de toi-même, & qui méritoit si bien ta tendresse & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour, ainsi que tous les autres, a besoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans ? Nos enfans nous sont chers long-tems avant qu'ils puissent le sentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a si grand besoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas assez, à ma

fantaisie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable ; j'en veux une plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin, quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, & à cette continuelle réserve où je vis depuis près

de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pèse de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'est pour une femme de porter la défiance, le mensonge & la crainte jusques dans les bras d'un époux, de n'ôser ouvrir son cœur à celui qui le possède, & de lui cacher la moitié de sa vie pour assurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiser mes plus secrettes pensées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être si content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenser la vertu d'une fille chaste. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me sentir sans cesse indigne de toutes ses bontés pour moi. Mon cœur n'ôse accepter aucun témoignage de son estime, ses plus tendres caresses me font rougir, & toutes les marques

de reſpect & de conſidération qu'il me donne, ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe : c'eſt une autre que moi qu'il honore. Ah ! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi ! Non, je ne puis ſupporter cet état affreux ; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

Cependant les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement, prennent chaque jour de nouvelles forces ; & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſés dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir régner dans

ſa maiſon l'ordre & la paix? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un pere que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille & de ſon ami? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme; que ſais-je ce qu'il fera ne l'eſtimant plus? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractère n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colere, qu'il eſt doux & tranquille, tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi même? Six ans d'une

vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-tems? Je te l'avoue, ma Couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le temps qui s'eſt écoulé depuis mon mariage eſt celui qu'il faut que j'enviſage pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauve-garde de la mienne, ils m'en deviennent

plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui pus l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt etranger, & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zele à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie & fait volontier

seul des promenades aux environs : il cause avec les paysans ; il s'informe de leur situation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide, au besoin, de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi ; il quitte peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante, qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens ; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autorise, reviens & fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever ; & ce qui reste, importe assez pour me coû-

ter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures; non, il est guéri, je le sens, j'en suis très-sûre, j'ôse me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'est plus rien; mais je pleure les maux qu'il a causés; je pleure le sort d'un homme estimable que des feux indiscrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas! sans doute il a péri dans ce long & périlleux

voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles ; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt, a ſouffert mille déſaſtres, qu'elle a perdu les trois quarts de ſes équipages, que pluſieurs vaiſſeaux ſont ſubmergés, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu le reſte. Il n'eſt plus, il n'eſt plus ! Un ſecret preſſentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la triſteſſe bien plus cruelle, auront abrégé ſes jours. Ainſi s'éteint tout ce qui brille un moment ſur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conſcience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête-homme. Ah! ma chere ! quelle ame c'étoit que la ſienne ! . . . comme il ſavoit aimer ! . . . il méritoit de vivre . . . il aura préſenté devant le ſouverain juge une ame foible, mais ſaine & aimant la vertu... Je m'efforce en vain de chaſſer ces triſtes idées ; à chaque inſtant elles re-

viennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a besoin de tes soins ; & puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus sage & plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur sent-il moins le même besoin ? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne ; car malgré ta dissimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à mon tour ; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je

n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction. Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant, que n'a pas le contentement ? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines ?

Voilà, ma chere, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir

demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble ; il assûre te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations ; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris, & je ne changerai pas. Je n'ai pas oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux rustiques, & l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'est de déménager avec toute une famille, & combien ce seroit abuser de la complaisance de mon pere de le transplanter si souvent. Hé bien ! si tu ne veux pas quitter ton ménage, & venir gou-

verner le mien, je suis résolue à prendre une maison à Lausane où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-dessus; tout le veut : mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout; tout ce que j'ai de bien me vient de toi; je ne vois rien qui ne m'y rappelle; & sans toi je ne suis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutélaire; viens conserver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir; tu veilleras sur l'éducation de mes fils, je veillerai sur celle de ta fille: nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaisirs. Nous éleverons nos cœurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins, & n'ayant plus rien à desirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

MON Dieu ! Couſine, que ta lettre m'a donné de plaiſir ! Charmante prêcheuſe ! ... charmante, en vérité ; mais prêcheuſe pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'architecte Athénien .... ce beau diſeur .... tu fais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuſes deſcriptions, ſuperbe temple .... quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni, l'air ſimple, grave & poſé .... comme qui diroit, ta Couſine Claire ... d'une voix creuſe, lente, & même un peu naſale ... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il ſe taît, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phraſes. Mon enfant, nous ſommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit eſt celui de l'Amitié.

Résumons un peu les belles choſes que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois néceſſaire; & puis, que tu me l'étois auſſi; & puis, qu'étant libres de paſſer nos jours enſemble, il les y falloit paſſer. Et tu as trouvé tout cela toute ſeule? Sans mentir tu es une éloquente perſonne! Oh bien! que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette ſublime lettre. Après cela, tu jugeras-toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari, que tu remplis le vuide qu'il avoit laiſſé dans mon cœur. De ſon vivant, il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi ſeule, & ſelon ta remarque ſur l'accord de la tendreſſe maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-ſeulement, je réſolus dès lors de paſſer le reſte de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu.

Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille, à ton fils aîné, & ce nom de mari, trouvé par plaisanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses : ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille, & leur bien, c'est-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils;

car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne ; pour moi je ne m'en méle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or, devine qui je choiſis pour cette confidence ? Un certain M. de Wolmar : ne le connoîtrois-tu point ?... Mon mari, Couſine ?... Oui, ton mari, Couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir, eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai ſujet de tous ces entretiens myſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris ! N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation ? J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en-dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que, quand

tu lui proposerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, & se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. « Petite » Cousine, je connois Julie... je la con- » nois bien... mieux qu'elle ne croit, » peut-être. Son cœur est trop honnête » pour qu'on doive résister à rien de ce » qu'elle desire, & trop sensible pour » qu'on le puisse sans l'affliger. Depuis » cinq ans que nous sommes unis, je » ne crois pas qu'elle ait reçu de moi » le moindre chagrin; j'espere mourir » sans lui en avoir jamais fait aucun ». Cousine, songes-y bien: voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscrettement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent,

que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu ! ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant, que je ne sais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as cru prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire long-tems, &

tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achete la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être servante pour devenir sa maitresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête-homme & m'aimoit si tendrement, que je l'aimois sincèrement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue, & détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse, & ne s'en repentit pas. Avec un autre, j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé, & je sens qu'il me falloit un aussi bon mari

pour

pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre ? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente, & pouvoir vivre plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeler les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénètrent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aie vu mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi, depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſpérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon cœur, & ſi je ſuis tentée de le chercher? Non, Couſine; le mariage eſt un état trop grave; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte & me ſied mal; ſans compter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant ſept ans ſept petites fois à mon aiſe! Je ne veux pas faire comme toi la matrône à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, & je crois que, ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, Couſine! Écoute, je pleure bien ſincérement mon pauvre mari; j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui, & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même, que parce que je l'avois déjà pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore, malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espère me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'emploie ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit chere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur mon humeur? Si je pleure en ton absence, & si je ris près de toi, d'où vient

cette différence ? Petite ingrate, c'eſt que tu me conſoles de tout, & que je ne ſais plus m'affliger de rien, quand je te poſſede.

Tu as dit bien des choſes en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'eſt de te chérir, quoique tu m'éclipſes. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire eſt le plus abſolu que je connoiſſe. Il s'étend juſques ſur les volontés, & je l'éprouve plus que perſonne. Comment cela ſe fait-il, Couſine ? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous eſt également chere, nos talens ſont les mêmes ; j'ai preſque autant d'eſprit que toi, & ne ſuis gueres moins jolie. Je ſais fort bien tout cela, &, malgré tout cela, tu m'en impoſes, tu me ſubjugues, tu m'atterres, ton génie écraſe le mien, & je ne ſuis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaiſons que tu te reprochois, &, que n'ayant point imité, ta faute j'aurois dû prendre l'aſ-

cendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse, que je blâmois, me sembloit presque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin, dans ce temps-là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire, & il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois être ta servante. Explique si tu peux cette énigme ; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne, pour ainsi dire, un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens ; tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point ; sans moi tu étois per-

due. Mais qu'ai-je fait, que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eſt-il poſſible de te voir long-tems ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en ſoit, Claire ſe conſole de valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis, à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup, ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere, je t'en conjure, que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt

qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés, & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe, crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes,

quoique je les fache très-mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu le serois bien moins s'il te restoit plus de sujets de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espece, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu sais cela aussi-bien que moi, & tu t'affliges, comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est, a été vu, il y a deux mois, à la hauteur des Canaries, faisant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, selon sa coutume de m'instruire des affaires publiques

beaucoup plus exactement que des siennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas long-tems sans recevoir des nouvelles de notre Philosophe, & que tu en seras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il est en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! fosse or qui quel miser pur un poco,
Ch'e già di pianger e di viver lasso!

Voilà ce que j'avais à te répondre. Celle qui t'aime, t'offre & partage la douce espérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni seule ni la premiere, & que l'exécution en est plus avancée que tu ne pensois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à se rejoindre, que d'avoir encore à se séparer.

Hé bien! belle Dame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on

reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie, Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

LETTRE IX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

MA Couſine, ma bienfaitrice, mon amie, j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémiſphères; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diamètre entre nous; j'ai fait le tour

(1) Que cette bonne Suiſſeſſe eſt heureuſe d'être gaie, quand elle eſt gaie, ſans eſprit, ſans naiveté, ſans fineſſe! Elle ne ſe doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire paſſer la bonne humeur. Elle ne ſait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour ſoi, mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents, nous ſuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on ſe porte avec ſoi, l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas! ils mettaient un ſi grand prix à la vie! & moi je leur ai ſurvécu!... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre; les miſères de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois; je ſuis mal ici: mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Genève de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur, en arrivant, de voir confirmer mes eſpérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre

d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette lettre pour vous faire à préſent un détail de mon voyage. J'ôſe eſpérer d'en avoir bientôt une occaſion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légère idée, plus pour exciter que pour ſatisfaire votre curioſité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immenſe dont je viens de vous parler, & ſuis revenu dans le même vaiſſeau ſur lequel j'étois parti, le ſeul que le Commandant ait ramené de ſon eſcadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaſte continent que le manque de fer a ſoumis aux Européens, & dont ils ont fait un déſert pour s'en aſſurer l'empire. J'ai vu les côtes du Bréſil où Liſbonne & Londres puiſent leurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans ſans ôſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement les mers les plus orageuſes

qui ſont ſous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento inſido.

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géans (1) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confineé au bout du monde, pour y ſervir d'aſyle à l'innocence & à l'amour perſécutés : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche, en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice, en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu, ſur les rives du Mexique & du Pérou, le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vu les rares & infortunés ha-

(1) Les Patagons.

bitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miſères, au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel, en pleurant, les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere, ſans réſiſtance & ſans défenſeurs. Tel eſt le droit de la guerre parmi les peuples ſavans, humains & polis de l'Europe: on ne ſe borne pas à faire à ſon ennemi, tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit, tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé preſque toute la partie occidentale de l'Amérique; non ſans être frappé d'admiration en voyant quinze-cents lieues de côte, & la plus grande mer du monde, ſous l'empire d'une ſeule puiſſance, qui tient, pour ainſi dire, en ſa main, les clefs d'un hémiſphère du globe.

Après avoir traverſé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau ſpectacle. J'ai vu la plus nombreuſe & la plus illuſtre nation de l'Univers

soumise à une poignée de brigands ; j'ai vu de près ce peuple célèbre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe & fripon ; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en simagrées, & ne connoît d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte, plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point ; ne suis-je pas désormais par-tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour

tirer l'homme civiliſé d'une ſolitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux beſoins.

J'ai vu dans le vaſte Océan, où il devroit être ſi doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaiſſeaux ſe chercher, ſe trouver, s'attaquer, ſe battre avec fureur, comme ſi cet eſpace immenſe eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir, l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat aſſez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés, & les gémiſſemens des mourans. J'ai reçu, en rougiſſant, ma part d'un immenſe butin; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris ſur des malheureux, c'eſt à des malheureux qu'il ſera rendu.

J'ai vu l'Europe tranſportée à l'extrémité de l'Afrique, par les ſoins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu, par le tems & la conſtance, des difficultés que tout l'héroïſme des autres

peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect, j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié; &, voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes, pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin, j'ai vu dans mes compagnons de voyage, un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétablissoient, à mes yeux, l'honneur de mon espèce; pour lequel la douleur & la mort ne sont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef, un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand-homme; &, pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Édouard Bomston : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'est quelqu'un qui ressemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Étange, & qui puisse consoler de leur perte un cœur qui sut les aimer.

Comment vous parler de ma guérison? C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ne ſuis parti? J'ôſe le croire, & ne puis l'affirmer. La même image règne toujours dans mon cœur; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface; mais ſon empire eſt plus digne d'elle; &, ſi je ne me fais pas illuſion, elle règne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même; ou plutôt il me ſemble que mes ſentimens ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, &, avec quelque ſoin que je m'examine, je les trouve auſſi purs que l'objet qui les inſpire. Que puis-je vous dire de plus, juſqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi? Je ſuis ſincère & vrai; je veux être ce que je dois être; mais comment répondre de mon cœur avec tant

de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Puis-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est, de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoi que vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds, d'avance, au moins, de mes intentions. Souffrez que je vous voye, & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Mylord Édouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie : mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre jeunesse, & qui doit

m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (1). Non, non, chère & charmante amie, un si cruel refus ne serait ni de vous, ni fait pour moi; il ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si long-tems l'ouvrage de ses charmes! ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu!

P. S. Mylord Édouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devants pour être plutôt auprès de vous?

---

(1) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de sa vie?... Malheureux questionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

LETTRE X.

DE M. DE WOLMAR A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa maison. L'innocence & la paix y règnent; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre cœur; &, s'il n'y a rien-là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point sans y laisser un ami.

WOLMAR,

P. S. Venez, mon ami; nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

JULIE.

LETTRE XI.

DE MADAME D'ORBE, A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette Lettre étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ! car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclurre, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent, quand la raiſon les force à vous en donner. M. de Wolmar veut

(1) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils; il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage; & je m'offenserois moi-même, si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La dernière fois que vous me vîtes, j'étois une grave matrône, & mon amie étoit à l'extrémité; mais à

préſent qu'elle ſe porte bien, & que je ſuis redevenue fille, me voilà tout auſſi folle & preſque auſſi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien ſûr, c'eſt que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde, avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE XII.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Je me lève au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne ſaurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranſporté, ne peut ſe contenir au-dedans de moi; il a beſoin de s'épancher. Vous qui l'avez ſi ſouvent garanti du déſeſpoir, ſoyez le cher dépoſitaire des premiers plaiſirs qu'il ait goûtés depuis ſi long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue!

vue ! J'ai entendu sa voix ; ses mains ont touché les miennes ; elle m'a reconnu ; elle a marqué de la joie à me voir ; elle m'a appelé son ami, son cher ami ; elle m'a reçu dans sa maison ; plus heureux que je ne fus de ma vie, je loge avec elle sous un même toît ; & maintenant, que je vous écris, je suis à trente pas d'elle.

Mes idées sont trop vives pour se succéder ; elles se présentent toutes ensemble ; elles se nuisent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine, après une si longue absence, m'étois-je livré près de vous aux premiers transports de mon cœur, en embrassant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous songeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes desirer dans l'espoir de me soulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer si-tôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes

de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je damandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes; ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que, durant toute la route, je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une choſe à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point-de-vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là, je m'étois toujours rappelé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure, que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie ma-

riée, Julie mere, Julie indifférente ! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole ; elle s'en trouvoit changée ; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrément des taches sur ce charmant visage, & si-tôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment, qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cîme des monts, le cœur me battit fortement, en me disant : elle est-là. La même chose venoit de m'arriver en mer, à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie, en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où

elle n'eſt pas. La première s'étend, quand je m'éloigne; & ſe reſſerre, à meſure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle eſt à préſent bornée aux murs de ſa chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt habité; tout le reſte de l'univers eſt vuide.

Plus j'approchois de la Suiſſe, plus je me ſentois ému. L'inſtant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un inſtant d'extaſe & de raviſſement. La vue de mon pays, de ce pays ſi chéri, où des torrens de plaiſirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes ſi ſalutaire & ſi pur; le doux air de la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce ſéjour charmant, auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aſpect d'un peuple heureux & libre; la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat; mille ſouvenirs délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés,

tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la Ville; il ralentissoit mon empressement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait jusques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre, en demandant M. de Wolmar; car je n'ôsai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids

de cinq-cents livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems; mais j'appris avec un vrai chagrin que Madame d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge, pour reprendre les forces qui me manquoient: il me fut impossible d'avaler un seul morceau; je suffoquois en buvant, & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs repriſes. Ma terreur redoubla, quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briſer une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie; mon imagination troublée ne me préſentoit que des objets confus; mon âme étoit dans un tumulte univerſel. Je connoiſſois la douleur & le déſeſpoir; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je ſuis convaincu que je ne l'aurois pu ſupporter une journée entière.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me ſentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le poſtillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec ſa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fixés ſur l'avenue, j'attendois dans des tranſes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu, qu'elle me reconnut. A l'inſtant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras, ne fut pour elle qu'une même choſe. A ce ſon de voix, je me ſens treſſaillir; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord, ô mon ami!... je ne puis parler.... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie, je pétille de joie en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence, étroitement

embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit-là; je le ſavois, je le voyois, mais qu'aurois-je pu voir? Non; quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ſes careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le ciel!

Cette premiere impétuoſité ſuſpendue, Madame de Wolmar me prit par la main, &, ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grâce d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré: quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié, qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il, en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus

H. Gravelot inv. J.e Chapuy Sculp.

La confiance des belles ames.

ſes embraſſemens : mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcène, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amère & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légères traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la

douceur & à la ſenſibilité ; ſa contenance, non moins modeſte, eſt moins timide ; un air plus libre & des grâces plus franches ont ſuccédé à ſes manières contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte ; &, ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſallon, qu'elle diſparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle? Milord, c'étoient ſes enfans ! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect? Cela ne peut, ni ſe dire, ni ſe comprendre; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle ! ô regrets ! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joie. Je voyois, pour ainſi dire, mul-

tiplier celle qui me fut si chère. Hélas! je voyois au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle, d'un ton qui me perça l'âme, voilà les enfans de votre amie; ils seront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Aussi-tôt ces deux petites créatures s'empressèrent autour de moi, me prirent les mains; &, m'accablant de leurs innocentes caresses, tournèrent vers l'attendrissement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre; &, les pressant contre ce cœur agité: chers & aimables enfans, dis-je, avec un soupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puissiez-vous ressembler à ceux de qui vous tenez la vie; puissiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la consolation de leurs amis infortunés. Madame de Wolmar, enchantée, me sauta au cou une seconde fois, & sembloit me vouloir payer

par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là ! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mere de famille que j'embraſſois ; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans ; ce cortége m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect ; ſa familiarité m'étoit preſque à charge ; quelque belle qu'elle me parut, j'aurois baiſé le bord de ſa robe de meilleur cœur que ſa joue : dès cet inſtant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar, me prenant par la main, me conduiſit enſuite au logement qui m'étoit deſtiné. Voilà, me dit-il, en y entrant, votre appartement ; il n'eſt point celui d'un étranger, il ne ſera plus celui d'un autre, & déſormais reſtera vuide ou occupé par vous. Ju-

gez ſi ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore aſſez pour l'écouter ſans confuſion. M. de Wolmar me ſauva l'embarras d'une réponſe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là, il fit ſi bien que je me trouvai plus à mon aiſe ; &, prenant le ton d'un homme inſtruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à ſon enfant, & me mit à force d'eſtime dans l'impoſſibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'eſt pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la ſienne & la vôtre à juſtifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer, ſoit le mari de Julie ?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Madame de Wolmar, ſon mari fut appelé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévenu de tous. Que lui dire? Comment débuter? Oſerois-je rappeller nos anciennes liaiſons, & des tems ſi préſens à ma mémoire? Laiſſerois-je penſer que je les euſſe oubliés, ou que je ne m'en ſouciaſſe plus? Quel ſupplice de traiter en étrangère celle qu'on porte au fond de ſon cœur! Quelle infamie d'abuſer de l'hoſpitalité pour lui tenir des diſcours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au viſage; je n'ôſois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geſte, & je crois que je ſerois reſté dans cet état violent juſqu'au retour de ſon mari, ſi elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle conſerva le même maintien & les mêmes manières qu'elle avoit auparavant; elle continua de me parler ſur le même ton; ſeulement, je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore

plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, ni timide, ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en savoir les détails ; ceux, sur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que son amitié m'en devoit le dédommagement. Ah, Julie! lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis avec vous; voulez-vous déja me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant ; mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empressement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire sans lui retracer les peines que j'avois souffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle com-

mença, d'un ton plus sérieux, à entrer dans sa propre justification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire toût ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de son discours; &, ce qui me confondit, c'est qu'elle le continua en sa présence, exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire, en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit: vous voyez un exemple de la franchise qui règne ici. Si vous voulez sincèrement être vertueux, apprenez à l'imiter: c'est la seule priere & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci; ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui vouloit que sa maison

fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors, prenant la main de sa femme, & la mienne, il me dit, en la serrant : notre amitié commence, en voici le cher lien ; qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-la toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent ; ou devant moi, comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez sans inquiétude ; car, comme je me réserve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous serez sûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce discours m'auroit fort embarrassé ; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une si

grande autorité sur moi que j'y étois déjà presque accoutumé. Nous recommençâmes à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout-à-l'heure disiez-vous, *Madame*? Non, dis-je un peu déconcerté; mais la bienséance... La bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice; où la vertu régne, elle est inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois affaire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps, épuisé de fatigue, avoit grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ra-

viſſement : je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte ; rien ne trouble le plaiſir que nous avons d'être enſemble. Douce & précieuſe innocence, je n'avois point goûté tes charmes ; & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je commence d'éxiſter ſans ſouffrir.

Le ſoir, en me retirant, je paſſai devant la chambre des maîtres de la maiſon ; je les y vis entrer enſemble ; je gagnai triſtement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'eſt paſſée cette premiere entrevue, deſirée ſi paſſionnément, & ſi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir, depuis que je ſuis ſeul ; je me ſuis efforcé de ſonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eſt impoſſible de juger ſi-tôt de mon véritable état. Tout ce que je ſais très-certainement, c'eſt que, ſi mes ſentimens

pour elle n'ont pas changé d'espece, ils ont, au moins, bien changé de forme; que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi, quand je n'ai point vu sa Cousine; cette aimable & chere amie à qui je dois tant, qui partagera sans cesse avec vous mon amitié, mes soins, ma reconnoissance, & tous les sentimens dont mon cœur est resté le maître. A mon retour, je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis, & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison; je l'ai résolu, je le jure: si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LETTRE XIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir, avant ton départ, d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier, & vouloit t'aller voir aujourd'hui; mais une espèce de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir si-tôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vît séparément les inséparables!

En vérité, ma Cousine; je ne sais

(1) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu ; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pouvoient devenir légitimes, à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que, s'il m'étoit moins cher, je me défierois plus de moi : mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvai jadis, que je tire la sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers, la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aie reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé ; &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards, il me paroît changé en mieux,

Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractère. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la secrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête-homme, lui donnoient, devant moi, je ne sais quelle contenance servile & basse, & dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime; il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront, en louant les choses louables; & l'on sent, dans tout ce qu'il dit, la confiance d'un homme droit & sûr de lui-même, qui tire de son propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve aussi que l'usage

du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet ; qu'il eſt moins prompt à juger les hommes, depuis qu'il en a beaucoup obſervés, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtêmes ; de ſorte quil eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui, depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi, & n'eſt pas moins biens ; ſa démarche eſt plus aſſurée ; ſa contenance eſt plus libre ; ſon port eſt plus fier ; il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt, quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection, & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté

de

de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable ; il eſt noir comme un Maure, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chere, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me ſurprends ſouvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que, ſi je l'examine, il n'eſt pas moins attentif à m'examiner. Après une ſi longue abſence, il eſt naturel de ſe conſidérer mutuellement avec une ſorte de curioſité ; mais ſi cette curioſité ſemble tenir de l'ancien empreſſement, quelle différence dans la maniere, auſſi-bien que dans le motif ? Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre, & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit plus, ce qu'on aima ſi tendrement autrefois, & qu'on aime ſi pure-

ment aujourd'hui ? Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées ? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire : je n'avois pas trop mal choisi ? Quoi qu'il en soit, je te le répète sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je m'en applaudis ; je rougiros de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractère & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ôse croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime ; je m'honore à mon tour de la sienne, & mériterai de la conserver. Ah ! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi ! Cousine, tu connoîtrois que je lui suis encore chere.

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage,

& qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avons dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris, & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête-homme en doute ſur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déjà par vous dire que ſon caractère me plaît, & que je l'eſtime ſurtout par un côté dont il ne ſe doute gueres, ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois; il doit s'en préſenter une ſeconde (1) ſur laquelle je l'ob-

(1) La lettre ou il étoit queſtion de cette

ſerverai ; après quoi, je ne l'obſerverai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre choſe que la franchiſe de ſon caractère : car jamais il ne put ſe réſoudre autrefois à prendre un air ſoumis & complaiſant avec mon pere, quoiqu'il y eût un ſi grand intérêt & que je l'en euſſe inſtamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique reſſource, & ne pus lui ſavoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas eſt bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée ſur l'oppoſition de leurs maximes. Quant à moi, qui n'ai ni ſyſtêmes ni préjugés, je ſuis ſûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme ſans paſſion ne peut inſpirer d'averſion à perſonne ; mais je lui ai ravi ſon bien, il ne me le pardonnera pas ſi-tôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il

---

ſeconde épreuve a été ſupprimée ; mais j'aurai ſoin d'en parler dans l'occaſion.

sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me caressoit à présent, il seroit un fourbe ; s'il ne me caressoit jamais, il seroit un monstre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en sommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaisantes de mon mari. Mais je suis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aie tant de plaisir à m'entretenir avec toi ; j'ai résolu de ne te plus rien dire ; &, si tu veux en savoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sut essuyer mes pleurs, & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnable-

ment conjecturé, soit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me dédommager, à force d'égards, de la confusion que cet aveu m'a coûtée. Ma Cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite.

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus, de mon côté, de prendre contre moi la meilleure précaution que je puisse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre, comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher, en

l'écrivant, de ſonger qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot ; mais, quand j'ai voulu lui porter ma lettre, il s'eſt moqué de moi, & n'a pas eu la complaiſance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne-foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bien raſſurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en ſuis convenue ; étoit-il ſéant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien ! a-t-il repris en ſouriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage, & ne point ſavoir ce que vous en direz. Puis il a pourſuivi d'un ton plus ſérieux : le mariage eſt un état trop auſtère & trop grave pour ſupporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'ex-

trême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumières, & les conseils qu'elle n'ôseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces, en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin, quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere; &, si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne serez à votre aise ni avec l'un, ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt, autant que pour le vôtre, que

je vous parle ainſi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la juſte honte de me louer en ma préſence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaiſir de dire à votre amie combien votre mari vous eſt cher; à moi, celui de penſer que, dans vos plus ſecrets entretiens, vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté, en me ſerrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaiſſerez-vous à des précautions ſi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez vous jamais à vous eſtimer votre prix?

Ma chère amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable: mais je ne ſais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aie, il m'élève au-deſſus de moi-même; & je ſens qu'à force de confiance, il m'apprend à la mériter.

LETTRE XIV.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

COMMENT, Cousine ! notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pa vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amerique ! Ce n'est pas lui, je t'en avertis que j'accuse de ce délai; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis, son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude, grave & formaliste comme moi, fasse les avances, & que, toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu (1), qui a passé quatre fois sous le soleil & vu le pays des épices ! mais tu me fais rire, sur-

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

tout, quand tu te preſſes de gronder, de peur que je ne gronde la première. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles? C'eſt mon métier de quereller; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien; mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grâce à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au-lieu de gronder, tu paſſerois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent, demande-moi pardon de toutes manières. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre! Amie injuſte, & femme puſillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens! Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon in-

dulgence dans les nœuds sacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la seule idée d'admettre un tiers dans les secrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aise avec toi ; mais si je savois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaisir à t'écrire ; insensiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réserve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous exposoit ta sotte défiance, si ton mari n'eût été plus sage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même, à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces Sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain, en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des fem-

mes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere est employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant, je ne sais comment tu aurois fait : mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, & le plaisir que tu prends à le décrire ; mais il mangeroit Aristote & Platon, avant de savoir qu'on regarde son amant, & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang-froid qu'on n'a jamais, en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as observés seroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur, au contraire, d'en trouver qui te seront échappés. Quelque différent que ton hôte soit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore, que, si ton

cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en soit, tu détournes les yeux, quand il te regarde. Tu les détournes, Cousine? Tu ne les baisses donc plus? Car sûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre Sage eût aussi remarqué cela?

Une autre chose très-capable d'inquiéter un mari, c'est je ne sais quoi de touchant & d'affectueux qui reste dans ton langage au sujet de ce qui te fut cher. En te lisant, en t'entendant parler, on a besoin de te bien connoître pour ne pas se tromper à tes sentimens; on a besoin de savoir que c'est seulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainsi de tous tes amis; mais quant à cela, c'est un effet naturel de ton caractère, que ton mari connoît trop bien pour s'en alarmer. Le moyen que dans un cœur si tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, Cousine; tout ce que je te dis-là doit bien te donner du cou-

rage, mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles, & c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu, & je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde à présent ta guérison, sinon comme parfaite, au moins comme facile ; & tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable, si tu n'achèves pas.

Avant d'être à ton apostille, j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier, en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant, il eût, s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général, ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite, & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais,

Couſine, ſouviens-t-en toujours; celle que la jeuneſſe & la figure d'un amant n'avoient pu ſéduire, ſe perdit en penſant aux maux qu'il avoit ſoufferts pour elle. Sans doute le ciel a voulu qu'il lui reſtât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en reſtât pas, pour exercer la ſienne.

Je reviens au principal ſujet de ta lettre; tu ſais qu'à celle de notre ami, j'ai vôlé; le cas étoit grave. Mais à préſent, ſi tu ſavois dans quel embarras m'a mis cette courte abſence, & combien j'ai d'affaires à la fois, tu ſentirois l'impoſſibilité où je ſuis de quitter de rechef ma maiſon, ſans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la néceſſité d'y paſſer encore cet hiver; ce qui n'eſt pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre ſix mois plutôt? Je penſe auſſi qu'il ne ſera pas inutile que je cauſe en particulier & un peu à loiſir avec notre philoſophe; ſoit pour ſonder &

raffermir ſon cœur, ſoit pour lui donner quelques avis utiles ſur la maniere dont il doit ſe conduire avec ton mari, & même avec toi; car je n'imagine pas que tu puiſſes lui parler bien librement là-deſſus, & je vois par ta lettre même qu'il a beſoin de conſeil. Nous avons pris une ſi grande habitude de le gouverner, que nous ſommes un peu reſponſables de lui à notre propre conſcience; &, juſqu'à ce que ſa raiſon ſoit entierement libre, nous y devons ſuppléer. Pour moi, c'eſt un ſoin que je prendrai toujours avec plaiſir; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuſes que je n'oublierai jamais; & il n'y a point d'homme au monde, depuis que le mien n'eſt plus, que j'eſtime & que j'aime autant que lui. Je lui réſerve auſſi, pour ſon compte, le plaiſir de me rendre ici quelques ſervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuſes où j'aurai beſoin à mon tour de ſes lumieres & de ſes ſoins. Au

reſte, je compte ne le garder que cinq ou ſix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, ſi-tôt qu'il ſera remis, de me l'envoyer, c'eſt-à-dire, de le laiſſer venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu ſais bien que, ſi je ris, quand je pleure, & n'en ſuis pas moins affligée, je ris auſſi, quand je gronde, & n'en ſuis pas moins en colere. Si tu es bien ſage, & que tu faſſe les choſes de bonne grâce, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit préſent qui te fera plaiſir, & très-grand plaiſir; mais ſi tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? porte-t-il un grand ſabre? a-t-il bien la mine d'un flibuſtier? Mon Dieu! que je ſuis curieuſe de voir l'air qu'on a, quand on revient des Antipodes!

LETTRE XV.

DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

TIENS, Couſine, voilà ton eſclave que je te renvoie. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ſes fers de ſi bon cœur, qu'on voit qu'il eſt tout fait pour ſervir. Rends-moi grâce de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaiſe, ſi j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer ſi-tôt. Je l'ai donc gardé ſans ſcrupule; mais j'ai eu celui de n'ôſer le loger dans ma maiſon. Je me ſuis ſenti quelquefois cette fierté d'âme qui dédaigne les ſerviles bienſéances, & ſied ſi bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occaſion, ſans ſavoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ſerois plus portée à me reprocher cette réſerve, qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici? Premierement, il étoit avec moi, & je prétends que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit service dans mes affaires; un ami ne s'ennuie point à cela. Une troisieme chose que tu as déjà devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi; &, si nous ôtions le tems qu'à duré cette causerie, de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi, pour avoir le plaisir d'en parler? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence; il faut qu'il s'observe incessamment; la moindre indiscrétion deviendroit un crime; &, dans ces momens dangereux, le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes: mais, loin de ce qui nous fut cher, on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit-on de l'avoir

eu, tandis qu'il ne l'étoit point? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé, pour ainsi dire, la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouveloit toutes ses confidences; il rappeloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente.... sans doute il les embellissoit!

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi; &, ce qu'il m'en a dit, tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur, que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible, un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton;

mais j'ai remarqué depuis long-tems que perſonne ne peut, ni te voir, ni penſer à toi de ſang-froid; &, ſi l'on joint au ſentiment univerſel que ta vûe inſpire, le ſentiment plus doux qu'un ſouvenir ineffaçable a dû lui laiſſer, on trouvera qu'il eſt difficile, & peut-être impoſſible, qu'avec la vertu la plus auſtère il ſoit autre choſe que ce qu'il eſt. Je l'ai bien queſtionné, bien obſervé, bien ſuivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été poſſible; je ne puis bien lire dans ſon ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre, au moins, qu'il eſt pénétré de la force de ſes devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie mépriſable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de ſon propre anéantiſſement. Couſine, je n'ai qu'un conſeil à te donner, & je te prie d'y faire attention; évite les détails ſur le paſſé, & je te réponds de l'avenir.

Quant à la reſtitution dont tu me parles, il n'y faut plus ſonger. Après avoir épuiſé toutes les raiſons imaginables, je

l'ai prié, preſſé, conjuré, boudé, baiſé; je lui ai pris les deux mains; je me ſerois miſe à genoux, s'il m'eût laiſſé faire: il ne m'a pas même écoutée. Il a pouſſé l'humeur & l'opiniâtreté, juſqu'a jurer qu'il conſentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à ſe deſſaiſir de ton portrait. Enfin, dans un tranſport d'indignation, me le faiſant toucher attaché ſur ſon cœur: le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton ſi ému qu'il en reſpiroit à peine, le voilà ce portrait, le ſeul bien qui me reſte, & qu'on m'envie encore! Soyez ſûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Couſine, ſoyons ſages, & laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui, s'il s'obſtine à le garder.

Après avoir bien épanché & ſoulagé ſon cœur, il m'a paru aſſez tranquile pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le tems & la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſyſtême, & qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie, attaché à Milord Édouard,

Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractère, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assez singuliere de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur notre ami quelque vûe secrette qu'il ne dit pas. Laissons-le faire, & fions-nous à sa sagesse. La maniere dont il s'y prend prouve assez que, si ma conjecture est juste, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de soins.

Tu n'as pas mal décrit sa figure & ses manières; & c'est un signe assez favorable, que tu l'aies observé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ses longues peines & l'habitude de les sentir ont rendu sa physionomie encore plus intéressante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit, je craignois de lui

voir

voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive, ſe piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines âmes, ſoit que l'air de la mer l'ait entièrement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; &, dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari; mais il aimoit mieux le pleurer avec moi, que me conſoler, & ne m'a point débité là-deſſus de maximes galantes. Il a careſſé ma fille; mais au-lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché, comme toi, ſes défauts, & s'eſt plaint de ce que je la gâtois; il s'eſt livré avec zèle à mes affaires, & n'a preſque été de mon avis ſur rien. Au ſurplus, le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne ſe ſeroit pas aviſé d'aller fermer un rideau; je me ſerois fatiguée à paſſer d'une cham-

bre à l'autre, qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre, sans qu'il s'élançât du bout de la chambre, comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade, il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (1). A table, je lui ai demandé souvent sa tabatière, qu'il n'appelle pas sa boëte ; toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiette, comme un laquais ; il n'a pas manqué

(1) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de règles de cette importance qu'on y fait consister cette société. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent & passent comme un éclair? Le savoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

de boire à ma santé deux fois au moins par repas, & je parie que, s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions, assis avec nous autour du feu, se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Cousine? mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conservé cette bonhommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre philosophe empiré dans un seul point; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent; ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice; sans aller pourtant, je pense, jusqu'à le raccommoder avec Madame Bélon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave & plus sérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut, pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoie, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma

lettre, & toi qui sais combien j'en suis idolâtre & combien j'ai raison de l'être; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle est déja dans tes bras; elle est plus heureuse que sa mere; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas! chère Cousine, ne m'as-tu pas déja toute entière? Où tu es, où est ma fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà, cette aimable enfant; reçois-la comme la tienne; je te la cede, je te la donne; je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta bru, & pour me la rendre plus chère encore, fais-en, s'il se peut, une autre Julie. Elle te ressemble déja de visage; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave & prêcheuse; quand tu auras corrigé les capriçes qu'on

m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma Couſine; mais, plus heureuſe, elle aura moins de pleurs à verſer, & moins de combats à rendre. Si le ciel lui eût conſervé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois dèja s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus ſe paſſer de ſon petit mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoie? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premièrement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les

transports que tu peux penser; mais pour l'embarrasser, j'ajoutai que tu m'enverrois à sa place le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali? Non, dit-elle, assez sèchement... Non! Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera?... Maman, ce sera la petite Maman... J'aurai donc la préférence; car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux... Oh! la petite Maman ne veut jamais que la raison .... Comment! Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali?... Parce qu'il ne vous convient pas... Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre sourire aussi malin que le premier... Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui?... Non, Maman; mais il est trop

jeune pour vous... Couſine, un enfant de ſept ans!... En vérité ſi la tête ne m'en tournait pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chère Henriette, lui dis-je, en prenant mon ſérieux, je t'aſſûre qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc, s'écria-t-elle d'un air alarmé? C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi... Oh! Maman, n'eſt-ce que cela? Je le rendrai ſage... Et ſi par malheur il te rendoit folle?... Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reſſembler!... Me reſſembler, impertinente!... Oui, Maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi. Hé bien! moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas non plus le juſtifier, quoiqu'il m'enchante; mais te montrer ſeulement que ta fille aime déja bien ſon petit mali, & que, s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas

indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien, je vois l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauve mere, que, quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chère inſéparable; compte que le tems approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE XVI.

DE SAINT PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUE de plaiſirs trop tard connus je goûte depuis trois ſemaines! La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquile amitié, à l'abri de l'orage des paſſions impétueuſes! Milord, que c'eſt un ſpectacle agréable & touchant, que celui d'une maiſon ſimple & bien réglée, où règnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni

ſans appareil, ſans éclat, tout ce qui répond à la véritable deſtination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la ſaiſon, la vaſte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le ſauvage aſpect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuſe Iſle de Tinian. Je crois voir accomplir les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mène une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Madame d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon, & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour

avoir leur usage, & cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens. Vous la connoissez. Vous savez si elle est charmante, si elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chere, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Madame de Wolmar en préfere avec raison le séjour à celui d'Etange, château magnifique & grand; mais vieux, triste, incommode, & qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens &

riches ils en ont substitué de simples & de commodes. Tout y est agréable & riant ; tout y respire l'abondance & la propreté, rien n'y sent la richesse & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été aggrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, & une laiterie où logeoient des Paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine ; on en a fait du parterre un second, mais si propre & si bien entendu, que ce parterre, ainsi travesti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs, ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient

l'avenue. Par-tout on a substitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des charriots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie rustique, donne à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Leurs terres ne sont pas affermées, mais cultivées par leurs soins; & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaisirs. La Baronie d'Etange n'a que des prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet considérable; & comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds, c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cepen-

dant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée, elle rend davantage; cette surabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple, on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres &

les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays, & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers, on fait toujours deux prix, l'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux, & il arrive presque tou-

jours que ce qu'ils font pour qu'on le ſoit, vaut mieux que le ſurplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar eſt intégre & ſévere, & ne laiſſe jamais dégénérer en coutume & en abus les inſtitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des ſurveillans qui les animent & les obſervent. Ces ſurveillans ſont les gens de la baſſe-cour qui travaillent eux-mêmes, & ſont intéreſſés au travail des autres, par un petit denier qu'on leur accorde, outre leurs gages, ſur tout ce qu'on recueille par leurs ſoins. De plus, M. de Wolmar les viſite lui-même preſque tous les jours, ſouvent pluſieurs fois le jour, & ſa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les ſemaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui, durant ces huit jours, a été le plus diligent au jugement du maître.

(1) Petite monnoie du pays.

Tous ces moyens d'émulation qui paroiſſent diſpendieux, employés avec prudence & juſtice, rendent inſenſiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'il ne coûtent; mais, comme on n'en voit le profit qu'avec de la conſtance & du tems, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vûes économiques ne font point ſonger, & qui eſt plus propre à Madame de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens, en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie, ne fût-ce que pour un ſeul jour, deviennent tous ſes enfans; elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens, elle ſe charge de mille ſoins

pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractère par des paroles emmiellées & sans effet, mais par des services véritables, & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté, quittent tout à son moindre signe; ils vôlent, quand elle parle; son seul regard anime leur zèle, en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup; sa douceur, ses vertus font d'avantage. Ah, Milord! l'adorable & puissant empire que celui de la beauté bienfaisante!

Quant au service personnel des maîtres, ils ont dans la maison huit domestiques, trois femmes & cinq hommes, sans compter le valet-de-chambre du Baron, ni les gens de la basse-cour. Il n'arrive guères qu'on soit mal servi par peu de domestiques; mais on diroit, au zèle de ceux-ci, que chacun, outre son service, se croit chargé de celui

des sept autres, & à leur accord, que tout se fait par un seul. On ne les voit jamais oisifs & désœuvrés jouer dans une anti-chambre, ou polissonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la basse-cour, au cellier, à la cuisine; le jardinier n'a point d'autre garçon qu'eux; & ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaisir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu règner à Paris & à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire, des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions, qui, dans chaque maison qu'ils parcourent, prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut règner ni honnêteté, ni fidelité, ni zèle, au milieu de pareilles gens, & ce ramassis de canaille ruine le maître

& corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercénaires dont on n'exige qu'un service exact, mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande, est d'être honnêtes gens; la seconde, d'aimer leur maître; la troisième, de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable, & un domestique intelligent, la troisième suit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville, mais de la campagne. C'est ici leur premier service, & ce sera sûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque chose. On les prend dans quelques familles nombreuses & surchargées d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choisit jeunes, bien faits, de bonne santé, & d'une physionomie agréable. M. de Wolmar les interroge,

les examine, puis les présente à sa femme. S'ils agréent à tous deux, ils sont reçus, d'abord à l'épreuve, ensuite au nombre des gens, c'est-à-dire, des enfans de la maison, & l'on passe quelques jours à leur apprendre, avec beaucoup de patience & de soin, ce qu'ils ont à faire. Le service est si simple, si égal, si uniforme, les maîtres ont si peu de fantaisie & d'humeur, & leurs domestiques les affectionnent si promptement, que cela est bien-tôt appris. Leur condition est douce; ils sentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laisse point amollir par l'oisiveté, mere des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs, & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens: de cette sorte, ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en pas

un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan, que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maison où chacun fît mieux son service, & s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant & dressant ses propres domestiques, on n'a point à se faire cette objection si commune & si peu sensée; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne serviront à d'autres : si vous ne songez qu'à vous, en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne songer qu'à eux; mais occupez-vous d'eux un peu davantage, & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi, ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Madame de Wolmar emploient encore un autre moyen qui me paroît fort bien entendu. En commençant leur établissement, ils ont

cherché quel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à-peu-près ſelon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze on ſeize : pour être mieux ſervis ils l'ont réduit à la moitié; de ſorte qu'avec moins d'appareil, leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir long-tems. Un domeſtique, entrant chez eux, reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme ; au bout de vingt ans, il ſeroit ainſi plus que doublé, & l'entretien des domeſtiques ſeroit à-peu-près, alors, en raiſon du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébriſte pour voir que les fraix de cette augmentation ſont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que, quand ils les pairoient à tous, l'avantage d'avoir été bien ſervis durant vingt ans, compenſeroit, & au-delà, ce ſurcroît de dépenſe. Vous ſentez bien, Milord, que

c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques, & ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence ; il y a même de l'équité dans un pareil établiſſement. Eſt-il juſte qu'un nouveau venu ſans affection, & qui n'eſt peut-être qu'un mauvais ſujet, reçoive, en entrant, le même ſalaire qu'on donne à un ancien ſerviteur, dont le zèle & la fidélité ſont éprouvés par de longs ſervices, & qui d'ailleurs approche, en vieilliſſant, du tems où il ſera hors d'état de gagner ſa vie? Au reſte, cette dernière raiſon n'eſt pas ici de miſe, & vous pouvez bien croire que des maîtres auſſi humains ne négligent pas des devoirs que rempliſſent par oſtentation beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai dans l'inſtant même un exemple aſſez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les

longs services de son Valet-de-Chambre, par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & sans peine. Julie vient de recevoir là-dessus, de ce vieux domestique, une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la supplie de le faire dispenser d'accepter cet emploi. « Je suis âgé, » lui dit-il; j'ai perdu toute ma famille; » je n'ai plus d'autres parens que mes » maîtres; tout mon espoir est de finir » paisiblement mes jours dans la maison » où je les ai passés.... Madame, en » vous tenant dans mes bras à votre nais- » sance, je demandois à Dieu de tenir » de même un jour vos enfans; il m'en » a fait la grâce; ne me refusez pas » celle de les voir croître & prospérer » comme vous... Moi qui suis accoutumé » à vivre dans une maison de paix, où » en retrouverai-je une semblable pour » y reposer ma vieillesse?.... Ayez la » charité d'écrire en ma faveur à Mon- » sieur le Baron. S'il est mécontent de » moi, qu'il me chasse & ne me donne » point

» point d'emploi : mais si je l'ai fidèle-
» ment servi durant quarante ans, qu'il
» me laisse achever mes jours à son service
» & au vôtre, il ne sauroit mieux me
» récompenser». Il ne faut pas demander si Julie a écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bon-homme, qu'il le seroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres si chéris à des peres, & leurs domestiques à leurs enfans? Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait demandé son congé. Il est même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le service est agréable & doux. Les meilleurs sujets en sont toujours les plus alarmés, & l'on n'a jamais besoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui sont peu regrettables. Il y a encore une règle à cela : quand M. de Wolmar a dit, *je vous chasse*, on peut implorer l'interces-

sion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grâce à sa prière ; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, & il n'y a plus de grâce à espérer. Cet accord est très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colère ; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grâce, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même ; on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisinière. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue, à qui Madame de Wolmar a appris la cuisine ; car

dans ce pays, simple encore, (1) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin, & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi; on l'a renvoyée à Etange où elle est née; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend, en quelque manière, le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle une ancienne domestique de sa mere, quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernières explications, elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrette & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa mai-

(1) Simple! Il a donc beaucoup changé.

treſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que, pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſu l'employer de manière à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard, dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere, & les vôtres, cette jeune femme ſi honnête & ſi ſage, n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa miſere, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance, il a négligé ſon métier, &, s'étant tout-à-fait dérangé, il s'eſt enfui du pays; laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie, après l'avoir retirée chez elle, lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait

un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller, tant sur leurs enfans, que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des Villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y est point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. On pense, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien servis, ne sauroient l'être long-tems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes, ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes-de-chambre que sortent la plupart des désordres

d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaise au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la séduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la sagesse & à la modestie des femmes; non-seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car, quoi qu'on en dise, nul ne remplit bien son devoir, s'il ne l'aime; & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui fussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais, sans paroître y songer, on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de

se voir : mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion, ni la volonté. On y parvient, en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui règne ici, ils sentent que, dans une maison bien réglée, les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une manière de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet ; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle, la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même manière ; ils doivent agir de concert, sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un, seroit, dit-elle, insupportable à l'autre ; les inclinations que leur donne la Na-

ture ſont auſſi diverſes que les fonctions qu'elle leur impoſe; leurs amuſemens ne different pas moins que leurs devoirs; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de ſoins eſt le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres obſervations ſont aſſez favorables à cette maxime. En effet, n'eſt-ce pas un uſage conſtant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles? S'ils ſe voient les uns les autres, c'eſt plutôt par entrevues & preſque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mélange indiſcret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus ſages diſtinctions de la Nature. On ne voit point les ſauvages mêmes indiſtinctement mêlés, hommes & femmes. Le ſoir, la famille ſe raſſemble, chacun paſſe la nuit auprès de ſa femme; la ſépara-

tion recommence avec le jour, & les deux ſexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel eſt l'ordre que ſon univerſalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il eſt perverti, l'on en voit encore des veſtiges. En France, où les hommes ſe ſont ſoumis à vivre à la maniere des femmes, & à reſter ſans ceſſe enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conſervent, montre que ce n'eſt point à cela qu'ils étoient deſtinés. Tandis que les femmes reſtent tranquilement aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal, combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant, malgré eux, à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la Nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſallon.

Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée & casaniere, que, pour y méler au moins quelque sorte d'activité, ils cédent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant, pour ainsi dire, tout à son sexe, les femmes y vivent très séparées des hommes. Pour prévenir entre eux les liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens, qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin, chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste de loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîner, les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent

même avec leur maitresse, & qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes, assez exercés par le travail de la journée, n'ont guères envie de s'aller promener, & se reposent en gardant la maison.

Tous les Dimanches, après le prêche du soir, les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour, du consentement de Madame. Là, en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au vôlant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La collation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudais, de merveilles (1), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes, qui dans tous les tems entrent peu dans

(1) Sorte de gâteau du pays.

ce petit Gynécée (1), ne sont jamais de cette collation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici le seul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités, de l'y accompagner. Elle eut grand soin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette seule fois, & qu'elle l'avoit refusée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez si la petite vanité féminine étoit flattée, & si un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'exclusion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Est-il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays ? Pensez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préside, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me servit des grus, de la céracée (2),

(1) Appartement des femmes.

(2) Laitages excellens qui se font sur la montagne de Salève. Je doute qu'ils soient connus sous ce nom au Jura, sur-tout vers l'autre extrémité du lac.

des gauffres, des écrelets. Tout disparoissoit à l'instant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle, en me donnant encore une assiette de crême, que votre estomac se fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaisans. Pas plus impunément, repris-je; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raison peut s'égarer dans un chalet tout aussi bien que dans un cellier. Elle baissa les yeux sans répondre, rougit, & se mit à caresser ses enfans. C'en fut assez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut-là ma premiere indiscrétion, & j'espere que ce sera la derniere.

Il régnoit dans cette petite assemblée un certain air d'antique simplicité qui me touchoit le cœur; je voyois sur tous les visages la méme gaieté, & plus de franchise, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée sur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les servantes & la mai-

treſſe, ne faiſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe, & comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes, & les liqueurs ſpiritueuſes; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la Nature leur demande; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mélange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe

qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens, qui vivent beaucoup d'herbages, sont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez, dans vos inflexibles vertus, quelque chose de dur & qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement froid, paisible & simple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, souple & changeant, vit de tous les mets, & se plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me servir d'exemple : car, quoique sensuelle & gourmande dans ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà sa nourriture ordinaire, & sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle seroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'est rien de contenir les femmes,

si l'on ne contient aussi les hommes ; & cette partie de la règle, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore ; car l'attaque est en général plus vive que la défense : c'est l'intention du conservateur de la Nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercénaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut guères leur ôter d'aller où bon leur semble, quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruisent souvent en un seul jour l'exemple & les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs

maîtres & pour eux-mêmes, les rendent, par mille défauts, incapables du service, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence est, que le vin ne leur coute rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu, sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derrière la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est-là que les gens de livrée, & ceux de la basse-cour, se rassemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer, en plusieurs parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas; ni du vin, on leur en donne; mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la

valeur de la mise; en sorte que, quand cette mise est un peu considérable, comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on emploie ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espèce de jeu; on les varie, afin que le plus habile dans un, n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts, par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix, en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux, un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maitresse les honorent souvent de leur présence; on y amène quelquefois les enfans; les étrangers même y viennent, attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir; mais

nul n'eſt jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du conſentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aiſément. Inſenſiblement, il s'eſt fait de cet uſage une eſpèce de ſpectacle, où les acteurs, animés par les regards du public, préfèrent la gloire des applaudiſſemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en eſtiment d'avantages; &, s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes, plutôt que de ce qu'ils poſſèdent, tout valets qu'ils ſont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il ſeroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un ſoin ſi puérile en apparence, & toujours dédaigné des eſprits vulgaires, tandis que c'eſt le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an, pour ces petits établiſſemens, que ſa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il,

combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage, & dans mes affaires, par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés, qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter, dans leurs travaux, de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains, en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les fripponneries que le désordre amène infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin, par le plaisir d'avoir chez nous, à peu de fraix, des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme, soit femme, qui ne s'accommode pas de nos règles & leur préfere la liberté d'aller, sous divers prétextes, courir où bon lui sem-

ble, on ne lui en refuse jamais la permission ; mais nous regardons ce goût de licence, comme un indice très-suspect, & nous ne tarderons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi, ces mêmes amusemens qui nous conservent de bons sujets, nous servent encore d'épreuve pour les choisir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois, dans les mêmes hommes, de bons domestiques pour le service de leurs personnes, de bons paysans pour cultiver leurs terres, de bons soldats pour la défense de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver, les plaisirs changent d'espèce, ainsi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maison, & même les voisins, hommes & femmes indifféremment, se rassemblent, après le service, dans une salle basse, où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux, & un violon qui les fait danser. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y ren-

dre au moins pour quelques instans, afin d'y maintenir, par sa présence, l'ordre & la modestie, & il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens. Cette règle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la sévérité des mœurs protestantes. Je le dis à Julie ; & voici, à-peu-près, ce qu'elle me répondit.

La pure Morale est si chargée de devoirs sévères, que, si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essenciel. On dit que c'est le cas de la plupart des Moines, qui, soumis à mille règles inutiles, ne savent ce que c'est qu'honneur & vertu. Ce défaut règne moins parmi nous; mais nous n'en sommes pas tout à-fait exempts. Nos gens d'Église, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de Prêtres, que notre Religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle

qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la Nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent, par cela même qu'il est public; au-lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête (*). L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la Nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la Nature; la nôtre seule, qui la suit & la

(1) Dans ma lettre à M. d'Alembert sur les spectacles, j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant, & quelques autres; mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût, pour citer ce que j'en avois tiré.

rectifie, annonce une instruction divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter, sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Évangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection, que dans une assemblée où les yeux du public, incessamment tournés sur elles, les forcent à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la Jeunesse ; qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître

noître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'ôsent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne fait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la nature & la raison désavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une Jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête, adroitement concertés, prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher, comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie

aime à s'évaporer au grand jour : mais le vice eſt ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le myſtère n'habitèrent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle, en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime ? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête.

Encore un coup, continua Madame de Wolmar, d'un ton plus tranquile, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où règnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que, quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſ-

semblent, je suis bien-aise qu'ils y soient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voisinage, ceux dont le commerce n'est point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaisir que, pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voisins, on dit : il est reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vûe. Les hommes qui nous servent sont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans est encore à marier ; il n'est pas juste que la réserve où vivent ici les uns & les autres, leur ôte l'occasion d'un honnête établissement. Nous tâchons, dans ces petites assemblées, de leur procurer cette occasion sous nos yeux, pour les aider à mieux choisir, & en travaillant ainsi à former d'heureux ménages, nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il resteroit à me justifier moi-même de danser avec ces bonnes-gens ; mais j'aime mieux passer condamnation sur ce point, & j'avoue franchement que mon

plus grande motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma Couſine a pour la danſe ; mais, après la perte de ma mere, je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique ; j'ai tenu paroie, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment ; car, quand j'ai bien danſé, mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar ; toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis cauſe qu'il vient au lieu où l'on danſe ; ſes gens en ſont plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent auſſi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramène un peu l'humanité naturelle, en tempé-

rant la baſſeſſe de la ſervitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au ſujet de la danſe, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit règner tant de ſubordination, & comment elle & ſon mari pouvoient deſcendre & s'égaler ſi ſouvent à leurs domeſtiques, ſans que ceux-ci fuſſent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Aſie, ſervis dans leurs palais, avec plus de reſpect que ces bons maîtres le ſont dans leur maiſon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres, & rien de ſi promptement exécuté; ils prient & l'on vôle; ils excuſent & l'on ſent ſon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choſes qu'on dit, dépend peu des mots qu'on emploie.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion ſur la vaine gravité des maîtres. C'eſt que ce ſont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriſer chez

eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont, à leurs yeux, autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant grossierement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance, par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre, une fois dépositaire du secret de sa maitresse, lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense, & décèle toutes ses maximes, en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens

qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être mépriſé & haï de ſes gens, s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croient fort honorées, qui fondroient en larmes, ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos, elles ſe raſſûrent en prenant ces Argus pour des imbéciles, & ſe flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guères à

leur tout le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me souviens, Milord, d'avoir bien pensé de la vôtre en Valais sans vous connoître, simplement sur ce que parlant assez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de respect pour vous en votre absence, que si vous les eussiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre; cela peut être: mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est surtout dans cette maison qu'on reconnoît la force de son empire dans le suffrage des domestiques. Suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains

éloges, mais dans l'expreſſion naturelle de ce qu'ils ſentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faſſe croire que les autres maîtres ne reſſemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eſtiment communes à tous ; mais ils louent Dieu, dans leur ſimplicité, d'avoir mis des riches ſur la terre, pour le bonheur de ceux qui les ſervent, & pour le ſoulagement des pauvres.

La ſervitude eſt ſi peu naturelle à l'homme, qu'elle ne ſauroit exiſter ſans quelque mécontentement. Cependant on reſpecte le maître, & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maitreſſe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne ſe plaint qu'elle n'ait que pour lui de bienveuillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres ; nul ne peut ſouffrir qu'elle faſſe comparaiſon de ſon zele avec celui de ſes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur, comme il croit l'etre en attachement. C'eſt-là leur uni-

que plainte, & leur plus grande injuſtice.

A la ſubordination des inférieurs, ſe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiſtration domeſtique n'eſt pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalouſie & d'intérêt qui diviſent ſans ceſſe les gens d'une maiſon, même auſſi peu nombreuſe que celle-ci, ils ne demeurent preſque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eſt pour voler de concert; s'ils ſont fideles, chacun ſe fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils ſoient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie & leurs diſſenſions. La plupart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croient faire un chef-d'œuvre de prudence, en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres, plus

indolens, aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un serviteur fidele. Tous s'abusent également. Les premiers, en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent, en trahissant leurs camarades, à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison, autorisent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des frippons arrogans & paresseux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des graces, & leurs vols comme des droits (1).

(1) J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, & j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques de venir jamais à bout de savoir s'il y

This requires Explication Limitation Restriction.

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre, pouvoit jamais ſervir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaiſe police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon, n'y régnent pas ſeuls; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfants attentifs à les obſerver. Quel indigne pere ôſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal? Quel honnête-homme voudroit être chef de

---

à parmi eux un honnête-homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime, eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ses domestiques aux dépens de leur bienveuillance mutuelle ?

Qui n'auroit vu que cette maison n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincerement le maître, sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere se traitent en freres entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple, sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent, sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement, en les recevant, s'ils conviennent à sa femme, &

à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux, si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit, pour ainsi dire, malgré eux, par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades. Nul n'est si bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ;

ainſi celui qui deſire en obtenir, tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile, que, ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous ? On fait plus ; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir, qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage ; ainſi l'intérêt y gagne, & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il régne une telle confiance entre eux, que, quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur

table par forme de converſation ; ſouvent, ſans avoir rien fait de plus, il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen, & d'autres ſemblables, qu'on fait règner entre eux, un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maîtres, & qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire; le zèle pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveuillance mutuelle ; &, tous ſe regardant comme léſées par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroît avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Madame de Wolmar ont ſu transformer le

vil métier d'accuſateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles, cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons, ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne, qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on taît, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même; & que, comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime a tolérer les frippons, s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général, d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on

tient ici pour inconteſtable, que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer, eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action, par le profit qu'il enviſage : mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence, qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache : de ſorte que, quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe, peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon ; mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié, comme un homme enclin au mal.

En revanche, on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on lui demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit ; c'eſt-à-dire, s'il a commencé

par s'éclaircir avec celui dont il vient se plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas assez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelqu'autre qui vous est inconnue; elle a peut-être quelque circonstance qui sert à la justifier ou à l'excuser, & que vous ignorez. Comment ôsez-vous condamner cette conduite avant de savoir les raisons de celui qui l'a tenue? Un mot d'explication l'eût peut-être justifiée à vos yeux: pourquoi risquer de la blâmer injustement, & m'exposer à partager votre injustice? S'il assure s'être éclairci auparavant avec l'accusé; pourquoi donc, lui réplique-t-on, venez-vous sans lui, comme si vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même? Est-il bien de vouloir que je juge, sur votre rapport, d'une action dont vous n'avez pas voulu juger sur le témoignage

de vos yeux ; & ne seriez-vous pas responsable du jugement partial que j'en pourrois porter, si je me contentois de votre seule déposition ? Ensuite on lui propose de faire venir celui qu'il accuse ; s'il y consent, c'est une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppose, on le renvoie après une forte réprimande : mais on lui garde le secret, & l'on observe si bien l'un & l'autre, qu'on ne tarde pas à savoir lequel des deux avoit tort.

Cette règle est si connue & si bien établie, qu'on n'entend jamais un domestique de cette maison parler mal d'un de ses camarades absent ; car ils savent tous que c'est le moyen de passer pour lâche ou menteur. Lorsqu'un d'entre eux en accuse un autre, c'est ouvertement, franchement, & non-seulement en sa présence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ses discours, des garants de sa bonne-foi. Quand il est question de querelles personnelles, elles s'accommodent presque toujours par médiateurs

sans importuner Monsieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt sacré du maître, l'affaire ne sçauroit demeurer secrette; il faut que le coupable s'accuse, ou qu'il ait un accusateur. Ces petits plaidoyers sont très-rares, & ne se font qu'à table, dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au souper de ses gens, & que M. de Wolmar appelle, en riant, ses grands jours. Alors, après avoir écouté paisiblement la plainte & la réponse, si l'affaire intéresse son service, elle remercie l'accusateur de son zèle. Je sais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la justice l'emporte en vous, sur les affections particulieres; c'est ainsi qu'en use un serviteur fidèle & un honnête-homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoûte toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne, devant les autres, une partie de la honte. Elle sup-

poſe qu'il a quelque choſe à dire pour ſa défenſe, qu'il ne veut pas déclarer devant tant de monde; elle lui aſſigne une heure pour l'entendre en particulier; &, c'eſt-là, qu'elle, ou ſon mari, leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de ſingulier en ceci, c'eſt que le plus ſévère des deux, n'eſt pas le plus redouté; &, qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar, que les reproches touchans de Julie. L'un, faiſant parler la juſtice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter ſa bienveuillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte; & il ne lui eſt pas rare de s'attendrir elle-même, en voyant leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces ſoins, ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez

de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du pere de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède, que par leur emploi; & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer, & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût sû tirer d'une moindre somme? L'ordre & la règle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que

naît la véritable propriété ; si c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille, que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoûte alors à celui du chef ?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les étale ; au-lieu que, par-tout où vous verrez règner la règle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites, avec confiance : c'eſt un Etre heureux qui commande ici.

Pour moi, je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez

eux-

eux-mêmes. Un pere de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus, que ce dont il jouit: comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue: s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes, en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime &

des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute la différence eſt qu'il les nourriſſoit hier, & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouir véritablement de ſes biens, de ſa famille & de ſoi-même; c'eſt ainſi que les détails d'une maiſon deviennent délicieux pour l'honnête-homme qui ſait en connoître le prix; c'eſt ainſi que, loin de regarder ſes devoirs comme une charge, il en fait ſon bonheur, & qu'il tire, de ſes touchantes & nobles fonctions, la gloire & le plaiſir d'être homme.

Que ſi ces précieux avantages ſont mépriſés ou peu connus, & ſi le petit nombre même qui les recherche les obtient ſi rarement, tout cela vient de la même cauſe. Il eſt des devoirs ſimples & ſublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels ſont ceux du pere de famille, pour leſquels l'air & le bruit du monde n'inſpirent

que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore, quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille, & n'eſt qu'un vigilant économe; le bien peut proſpérer & la maiſon aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration & lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non, Milord; pour les avoir, il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne; &, s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons dé-

menties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & persuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossièrement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes, je les ai toujours vu sourire en secret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des sots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes.

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent, est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche & ouverte, parce

qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos; un mot étourdiment échappé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscrettement toutes leurs affaires; mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose; &, sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voient jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des jour-

nées pour venir solliciter le paiement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclut que le sien leur est plus précieux, & se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité, donne à leurs institutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane, pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'espere pas profiter de leur discorde pour se faire valoir, & obtenir de l'un ce qu'aura refusé l'autre. Ceux qui sont à marier ne craignent pas qu'on nuise à leur établissement pour les garder plus long-tems, & qu'ainsi leur bon service leur fasse tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maison qu'un maître

& ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci, faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte répréſaille; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & frippons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince, ou le Peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne: on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur, ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur, ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme, quoique dans la ſervitude, pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus, rien n'eſt bas ici que

le vice, & tout ce qui eſt utile & juſte eſt honnête & bienſéant.

Si l'on ne ſouffre aucune intrigue au-dehors, perſonne n'eſt tenté d'en avoir? Ils ſavent bien que leur fortune la plus aſſûrée eſt attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien, tant qu'on verra proſpérer la maiſon. En la ſervant, ils ſoignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur ſervice agréable; c'eſt-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'eſt guéres à ſa place en cette occaſion, car je n'ai jamais vu de police ou l'intérêt fût ſi ſagement dirigé, & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout ſe fait par attachement: l'on diroit que ces âmes vénales ſe purifient en entrant dans ce ſéjour de ſageſſe & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des ſentimens de la maitreſſe ont paſſé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaiſans, honnêtes & ſupérieurs à leur état. Se faire eſti-

mer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs, les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercénaires. Quant à la manière de vivre des maîtres, & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques; mais, en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant, qu'il ne faut, pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XVI.

DE SAINT-PREUX
A MILORD ÉDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point : on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile; mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre, une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouir; cette alternative de peine & de jouissance est notre véritable vocation. Le repos, qui sert de délassement aux travaux passés, & d'encouragement à

d'autres, n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des ſoins de la plus reſpectable mere de famille dans l'ordre de ſa maiſon, j'ai vu celui de ſes récréations dans un lieu retiré dont elle fait ſa promenade favorite, & qu'elle appelle ſon Élyſée.

Il y avoit pluſieurs jours que j'entendois parler de cet Élyſée, dont on me faiſoit une eſpèce de myſtère. Enfin, hier après-dîner, l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maiſon preſque également inſupportables, M. de Wolmar propoſa à ſa femme de ſe donner congé cet après-midi, &, au-lieu de ſe retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ſes enfans juſques vers le ſoir, de venir avec nous reſpirer dans le verger; elle y conſentit, & nous nous y rendîmes enſemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maiſon, eſt tellement caché par l'allée couverte qui l'en ſépare, qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage

qui l'environne, ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il eſt toujours ſoigneuſement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant maſquée par des aulnes & des coudriers qui ne laiſſent que deux étroits paſſages ſur les côtés, je ne vis plus, en me retournant, par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai-là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable ſenſation de fraîcheur, que d'obſcurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparſes de tous côtés, un gazouillement d'eau courante, & le chant de mille oiſeaux porterent à mon imagination, du moins autant qu'à mes ſens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la Nature; & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai, dans un enthouſiaſme

involontaire ; ô Tinian ! ô Juan-Fernandez (1) ! Julie, le bout du monde eſt à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle, avec un ſourire ; mais vingt pas de plus les ramènent bien vîte à Clarens : voyons ſi le charme tiendra plus long-tems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma Couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante, & que mon mari m'en laiſſe l'entière diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la

(1) Iſles déſertes de la mer du Sud, célèbres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte; l'eau eſt venue je ne ſais comment; la Nature ſeule a fait tout le reſte, & vous-même n'euſſiez jamais ſu faire auſſi bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la Nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au tems. Les arbres... Quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-la y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant ſon mariage, & preſque d'abord après la mort de ſa mere, qu'elle vint avec ſon pere chercher ici la ſolitude. Hé bien! dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans &

que l'art s'en soit mêlé, j'estime que, si, dans une enceinte aussi vaste, vous avez fait tout cela pour deux-mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille-écus, dit-elle : il ne m'en a rien coûté. Comment, rien ?... Non, rien : à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon Jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même, qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon Jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme ; mais Julie, qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller : avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu tout l'enchantement. Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere

à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans symmétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de syringa, de genêt, de trifolium ; qui paroient la terre, en lui donnant l'air

d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulieres, bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chevre-feuille & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts; & formoient sur nous, des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds, un marcher doux, commode, & sec, sur une mousse fine, sans sable, sans herbe, & sans rejetons raboteux. Alors seulement, je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rempantes & parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage, & leurs pieds d'ombre & de

fraîcheur. J'observe même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel, des fruits excellens & mûrs, quoique clair-semés & de mauvaise mine; ce qui donne encore le plaisir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traversées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe &

les fleurs en filets presque imperceptibles ; tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & sortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds, dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts.... Elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guères au jardin ! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui se rendoit dans le lac par le grand-

chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans, & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte, & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en la divisant & réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit, & se ménager le murmure de quelques petites chûtes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac, & parsemée de coquillages, formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux, courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol, formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux, & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre, ainsi rafraîchie & humec-

tée, donnoit sans cesse de nouvelles fleurs, & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable asyle, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets, que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation, sans prendre la peine de penser ; mais Madame de Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit, en me prenant sous le bras : tout ce que vous voyez, n'est que la Nature végétal & inanimée, &, quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est-là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je : j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assez peu d'oiseaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit elle ; approchons-

en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau coulant doucement entre deux rangs de vieux saules, qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses & demi-chauves formoient des especes de vases d'où sortoient, par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abbreuvoir à la voliere, & derniere station de cette eau si précieuse & si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plain, terminé dans l'angle de l'enclos, par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espece ; les plus

petits vers le haut, & toujours croissant en grandeur, à mesure que le sol s'abaissoit; ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres, jeunes encore, mais faits pour devenir forts grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui servoient d'asyle à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre, comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que, selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais, comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre & s'approcher de nous sur une espece de contre-allée qui séparoit en deux le terre-plain, & communiquoit du bassin à la voliere. Alors M. de Wolmar

faiſant le tour du baſſin, ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans ſa poche ; &, quand il ſe fut retiré, les oiſeaux accoururent, & ſe mirent à manger comme des poules, d'un air ſi familier, que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela eſt charmant ! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit ſurpris de votre part ; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes, & non pas des priſonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie ? C'eſt nous qui ſommes les leurs. Ils ſont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être ſoufferts quelquefois. Fort-bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là ſe ſont-ils emparés de ce lieu ? Le moyen d'y raſſembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réuſſir, ſi je n'en avois la preuve ſous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce ſont

des

des expédiens dont les gens riches ne s'aviſent guères dans leurs plaiſirs. Toujours preſſés de jouir, la force & l'argent ſont les ſeuls moyens qu'ils connoiſſent ; ils ont des oiſeaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiſeaux diſparoître, & s'ils y ſont à préſent en grand nombre, c'eſt qu'il y en a toujours eu. On ne les fait point venir, quand il n'y en a point : mais il eſt aiſé, quand il y en a, d'en attirer davantage, en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſûreté, & ne dénichant point les petits ; car alors ceux qui s'y trouvent, reſtent ; & ceux qui ſurviennent, reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger ; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez, à droite & à gauche de l'allée qui y conduit, deux eſpaces remplis d'un

mélange confus d'herbes, de paille, & de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du bled, du mil, du tournesol, du chenevis, des pesettes (1), généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, & l'on n'en moissonne rien. Outre cela, presque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir, tous les printems, de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, & d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres, & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (2), l'éternelle tranquilité dont ils jouissent, les porte à pondre en un lieu commode

(1) De la vesce.

(2) Les loirs, les souris, les chouettes, & sur-tout les enfans.

où rien ne leur manque, où perſonne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres eſt encore celle des enfans, & comment la peuplade ſe ſoutient & ſe multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien. Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi; mais des époux inſéparables, le zèle des ſoins domeſtiques, la tendreſſe paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ſes yeux au plus charmant ſpectacle, & ſon cœur au plus doux ſentiment de la nature. Madame, repris-je aſſez triſtement, vous êtes épouſe & mere; ce ſont des plaiſirs qu'il vous appartient de connoître. Auſſi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main, me dit en la ſerrant: vous avez des amis, & ces amis ont des enfans: comment l'affection paternelle vous ſeroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux ſe regarderent, & me rendirent un regard ſi touchant, que, les embraſſant l'un après l'autre, je leur dis

avec attendriſſement : ils me ſont auſſi chers qu'à vous. Je ne ſais par quel biſarre effet un mot peut ainſi changer une ame ; mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée, que le pere de deux enfans pour leſquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du baſſin pour aller voir de plus près ce charmant aſyle & ſes petits habitans ; mais Madame de Wolmar me retint. Perſonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amenés juſqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger, dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrième, comme inſpectrice, & pour y mener quelquefois mes enfans ; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonſpection qu'on exige d'eux, tandis qu'ils y ſont. Guſtin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore, paſſé deux mois de

printems où ſes travaux ſont utiles, n'y entre-t-il preſque plus, & tout le reſte ſe fait entre nous. Ainſi, lui dis-je, de peur que vos oiſeaux ne ſoient vos eſclaves, vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de ſa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jeta une poignée d'orge dans le baſſin, & en y regardant, j'apperçus quelques petits poiſſons. Ah! ah! dis-je auſſi-tôt, voici pourtant des priſonniers? Oui, dit-il, ce ſont des priſonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute ajouta ſa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuiſine des perchettes qu'elle apporta ici à mon inſçu. Je les y laiſſe, de peur de la mortifier, ſi je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poiſſon un peu à l'étroit, que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à

plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien ! que vous en ſemble, me dit-elle, en nous en retournant ? Etes-vous encore au bout du monde ? Non, dis-je ; m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Elyſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit, ne peut être devenu ce qu'il eſt, qu'avec de la culture & du ſoin ; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point : rien ne dément l'idée

d'une Isle déserte, qui m'est venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'homme. Ah ! dit M. de Wolmar, c'est qu'on a pris grand soin de les effacer. J'ai été souvent témoin, quelquefois complice de la fripponnerie. On fait semer du foin sur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les vestiges du travail ; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais, les lieux maigres & arides ; l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs, les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés règnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine,

de houx, de troëne, & d'autres arbrisseaux mélangés, qui leur ôtent l'apparence de haies, & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la Nature ne plante rien au cordeau; les sinuosités, dans leur feinte irrégularité, sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire des détours incommodes & trop fréquens (1).

En considérant tout cela, je trouvois assez bisarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez sont des plantes

(1) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés, qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

sauvages ou robustes qu'il suffit de mettre en terre, & qui viennent ensuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la Nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, & qu'ils défigurent, quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Isles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher si loin, sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut se faire sans un peu d'illusion.

A ces mots, il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maison, & amenant avec lui un architecte, chèrement payé, pour gâter la Nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu simple & mesquin ! Avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux al-

gnemens qu'il prendroit ! Les belles allées qu'il feroit percer ! Les belles pattes doie, les beaux arbres en parasol, en éventail ! Les beaux treillages bien sculptés ! Les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées ! Les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! Les beauf ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouzets, en toutes sortes de monstres ! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il orneroit son jardin (1) ! ... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira guères, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne ; un

(1) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus, dans les jardins, rien de ce qui se trouve dans la campagne ; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux ; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

lieu triſte où l'on ne ſe promenera point, mais par où l'on paſſera pour s'aller promener : au-lieu que, dans mes courſes champêtres, je me hâte ſouvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins, ſi vaſtes & ſi richement ornés, que la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui, toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe, & l'autre ſon talent, préparent, à grands fraix, de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur, qui n'eſt point fait pour l'homme, empoiſonne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte ; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'aggrandit point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (1) ; il n'occupe jamais

(1) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en

que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je ; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, &

épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers: mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la Nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mâts ou de mais, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hasarder de m'extasier à la vue d'une tulipe, dont la couleur me parut vive, & la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, & comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie, a quelque chose de petit & de vain, qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur & quelque sorte de vérité; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon

qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le soit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour; & votre curieux, l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude, ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade, en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées (1). Voyez

(1) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la Nature? Igno-

leur Reine brillante de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air ; elle enchante les yeux, & ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la Nature l'a fait si belle, qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, &, ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût, est de vouloir de l'Art par-tout, & de n'être jamais contens, que l'Art ne paroisse ; au-lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; sur-tout quand il est question des ouvrages de la Nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse, & ces étoiles par lesquelles, bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere, où le pied se repo-

roit-il que, si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites ?

se-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pélouse ? La Nature emploie-t-elle sans cesse l'équerre & la règle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose, malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin, n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit-on pas que, prenant le plus court chemin, ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & se hâtent de sortir aussi-tôt qu'ils sont entrés ?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais & simples, & qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison ? Il la fera si commode & si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée ; & pourtant si simple & si naturelle, qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur ; car la Nature aussi rassemble tou-

tes ces choſes. Il ne donnera à rien de la ſymmétrie; elle eſt ennemie de la Nature & de la variété; & toutes les allées d'un jardin ordinaire ſe reſſemblent ſi fort, qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ſes allées ne ſeront point toujours exactement paralleles; la direction n'en ſera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne ſais quoi de vague, comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant: il ne s'inquiétera point de ſe percer au loin de belles perſpectives. Le goût des points-de-vûe & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux; & l'artiſte qui ne ſait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude; & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs. Ici, par exem-

ple, on n'a pas de vûe hors du lieu, & l'on eſt très-content de n'en pas avoir. On penſeroit volontiers que tous les charmes de la Nature y ſont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vûe au dehors, n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (1).

(1) Je ne ſais ſi l'on a jamais eſſayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère, en ſorte que l'œil pût ſuivre chaque allée tout-à-fait juſqu'au bout, & que l'extrémité oppoſée en fût cachée au ſpectateur. On perdroit, il eſt vrai, l'agrément des points de vûe; mais on gagneroit l'avantage ſi cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on eſt; & dans le milieu d'une étoile aſſez bornée, on ſe croiroit perdu dans un parc immenſe. Je ſuis perſuadé que la promenade en ſeroit auſſi moins ennuieuſe, quoique plus ſolitaire; car tout ce qui donne priſe à l'imagination, excite les idées & nourrit l'eſprit; mais les faiſeurs de jardins ne ſont pas gens à ſentir ces choſes-là. Combien de fois, dans un lieu ruſtique, le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Nautre dans le parc de S James, s'ils connoiſſoient, comme lui, ce qui donne la vie à la Nature, & de l'intérêt à ſon ſpectacle!

Certainement, tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable, n'a pas le goût pur, ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers : mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins, ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guères à se promener tout seul, ni se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art, que l'art n'y paroissoit point ; mais d'une manière si dispendieuse, & entretenus à si grands fraix, que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sablonneux, où l'on n'a que de l'eau de puits : c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine &

de la Tartarie raſſemblées & cultivées en un même ſol. On n'y voyoit, à la vérité, ni belles allées, ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entaſſées avec profuſion, des merveilles qu'on ne trouve qu'éparſes & ſéparées. La Nature s'y préſentoit ſous mille aſpects divers, & le tout enſemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a tranſporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réſervoirs, on n'a beſoin ni de ſerres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillaſſons. Un terrein preſque uni a reçu des ornemens très-ſimples. Des herbes communes, des arbriſſeaux communs, quelques filets d'eau coulant ſans apprêt, ſans contrainte, ont ſuffi pour l'embellir. C'eſt un jeu ſans effort, dont la facilité donne au ſpectateur un nouveau plaiſir. Je ſens que ce ſéjour pourroit être encore plus agréable, & me plaire infiniment moins. Tel eſt, par exemple, le parc célèbre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très-pittoreſques, dont les aſpects ont été

choisis en différens pays, & dont tout paroît naturel, excepté l'assemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette superbe solitude y a même fait construire des ruines, des temples, d'anciens édifices; & les tems, ainsi que les lieux, y sont rassemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà précisément de quoi je me plains. Je voudrois que les amusemens des hommes eussent toujours un air facile qui ne fît point songer à leur foiblesse, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des sommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le sort ne nous donne-t-il pas assez de peines sans en mettre jusques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un seul reproche à faire à votre Élysée, ajoutai-je, en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'est d'être un amusement superflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maison des bosquets si charmans & si négligés? Il

eſt vrai, dit-elle, un peu embarraſſée : mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien ſongé à votre queſtion, avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle ſeroit plus qu'indiſcrette. Jamais ma femme, depuis ſon mariage, n'a mis les pieds dans les boſquets dont vous parlez. J'en ſais la raiſon, quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes ; ils ſont plantés par les mains de la Vertu.

A peine avois-je reçu cette juſte réprimande, que la petite famille, menée par Fanchon, entra comme nous ſortions. Ces trois aimables enfans ſe jetterent au cou de M. & de Madame de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites careſſes. Nous rentrâmes, Julie & moi dans l'Élyſée, en faiſant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar, qui parloit à des ouvriers. Chemin faiſant, elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu, ſur cette promenade, une idée qui avoit

augmenté son zèle pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans, & à leur santé, quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes, que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas assez pour le fatiguer. Dailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge, & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prends avec tant de plaisir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs, en voyant leur mère se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas

ſans raiſon qu'en y penſant, j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Élyſée. Milord, cette incomparable femme eſt mère comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme elle eſt fille ; &, pour l'éternel ſupplice de mon cœur, c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que, durant mon ſéjour chez eux, la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre, & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine : il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin, je me ſuis levé de bonne heure, &, avec l'empreſſement d'un enfant, je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule Nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheu-

reux

reux ! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chere. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché ; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées ; je reſpirerai avec la roſée un air qu'elle a reſpiré ; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſens tous ſes charmes, & je la trouverai partout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Élyſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappelé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar, à-peu-près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu, où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit, avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi, & que j'aime encore à me la repréſenter ; mais telle qu'elle ſe mon-

tre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortége qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorables & précieux gages de l'union conjugale & de la tendre amitié; lui faire, & recevoir d'elle, mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche, des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle, à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois mépriſé de

souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté ! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant ; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur, fait pour aimer, au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Élysée, qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit, en quelque sorte, l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je pensois qu'avec une conscience agitée, on n'auroit jamais choisi ce nom-là. Je me disois : la paix régne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Élysée deux heures auxquelles je ne

préfère aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des penſées honnêtes une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude, doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu : car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a, qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno,

Ci farebbero pietà (1) !
Si vedria che i lor nemici
Anno in seno, e si riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor félicità.

Comme il se faisoit tard sans que j'y songeasse, M. de Wolmar est venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'est vous, leur ai-je dit, en m'excusant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus si charmé de ma soirée d'hier, que j'en suis retourné jouir ce matin ; heureusement il n'y a point de mal, &, puisque vous m'avez attendu, ma matinée n'est pas perdue. C'est fort bien dit, a répondu Madame de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre jusqu'à midi, que de perdre le plaisir de déjeûner ensemble. Les étrangers ne sont jamais admis le matin dans ma chambre, & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner

(1) Il auroit pu ajoûter la suite qui est très-belle, & ne convient pas moins au sujet.

eſt le repas des amis ; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point ; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révèle tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens ; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt : que ne dure-t-il toute la journée ? Ah, Julie ! ai-je été prêt à dire, voilà un vœu bien intéreſſé ! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour, a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne ſoit ſa maitreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité ? Vous ſavez, Mllord, ſi c'eſt à Madame de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non ; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer ?

LETTRE XVIII.

DE MADAME DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

IL est écrit, chere amie, que tu dois être dans tous les tems ma sauve-garde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raison. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs, comme des passions, dont elles sont si souvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution ! Si, dans les tems passés, j'avois moins compté sur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié, si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ôse l'en croire plus éloi-

gné que jamais. Ecoute-moi donc paisiblement, ma Cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille, ni de sa personne; & que, l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de sa fille, que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre de quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas besoin d'en savoir davantage pour l'aimer, l'estimer, l'honorer, autant qu'il étoit possible.

Ce matin, en déjeûnant, il nous a proposé un tour de promenade avant la chaleur; puis, sous prétexte de ne pas courir, disoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bosquets, & précisément, ma chere, dans ce même bosquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me suis senti un affreux battement de cœur, & j'aurois refusé d'entrer, si la honte ne m'eût retenue, & si le souvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elysée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne sais si le philosophe étoit plus tranquile; mais, quelque tems après, ayant par hazard tourné les yeux sur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bosquet, j'ai vu mon mari me jeter un coup-d'œil & sourire. Il s'est assis entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main: mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne

seront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez ; il est juste de rendre les choses égales ; &, quoique je n'aie rien de fort intéressant à vous apprendre, puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mystere de sa naissance, qui, jusqu'ici, n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sangfroid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme ; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les évènemens de ma vie ; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes aventures que mon carac-

tere. Elles sont simples comme lui ; &, sachant bien ce que je suis, vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquile, & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier, en disant qu'ils ne sentent rien ; c'est-à dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien ; car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes, me plaît exactement comme une belle symmétrie dans un tableau, ou comme une pièce bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante, c'est celle de l'observation. J'aime à lire dans les cœur des hommes ;

comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe guères dans mes jugemens ; aussi c'est là toute la récompense de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres : la société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être, & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux : sans me soucier d'en être vu, j'ai besoin de les voir ; &, sans m'être chers, ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer, furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence, & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la

cour, où tout eſt ſi-tôt vu, je me dérobai, ſans le ſavoir, au péril qui m'y menaçoit, & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom ; &, voulant connoître les militaires, j'allai chercher du ſervice chez un Prince étranger ; c'eſt-là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere, que le déſeſpoir d'avoir tué ſon ami forçoit à s'expoſer témérairement & contre ſon devoir. Le cœur ſenſible & reconnoiſſant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'Humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impoſſible de refuſer la mienne, & nous ne ceſsâmes d'entretenir depuis ce tems-là des liaiſons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'eſt pas, comme je l'avois cru, le ſeul mobile des actions humaines, & que, parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en eſt auſſi qui la favoriſent. Je conçus que le caractere général de l'homme eſt un amour-propre indifférent par lui-même,

bon ou mauvais par les accidens qui le modifient, & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, méprisant la vaine opinion des conditions, je me jetai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous, & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelques lettres, dit-il à St.-Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder; qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre: j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan; &, quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier, qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un

autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la Nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même; &, par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude, qui m'ennuya toujours, me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-tems. Sans avoir perdu ma froideur, j'avois besoin d'un attachement; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, & pour la première fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Étange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & père, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vô-

tre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'eſt pas ſans mérite; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit; mais venez la voir, & croyez que, ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre père m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joie, en l'embraſſant, me donnèrent la première ou plutôt la ſeule émotion que j'aie éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légère, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir, qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changèrent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chère, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſe-

crets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épousée, sans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcusable, a continué M. de Wolmar. J'offensois la délicatesse; je péchois contre la prudence; j'exposois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reste m'étoit indifférent. Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contre-poids? Voilà l'inconvénient des caractères froids & tranquiles. Tout va bien, tant que leur froideur les garantit des tentations; mais, s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chûtes que de faux-pas:

il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre; voilà comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul fait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute; si c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoissois & n'en fis point en vous épousant. Je sentis que de vous seule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que, si quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuse, c'étoit moi. Je savois que l'innocence & la paix étoient nécessaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les

lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chasser l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne sortiroit que par un nouveau combat, & que ce seroit en sentant combien vous pouviez encore être estimable, que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit usé pour l'amour; je comptois donc pour rien une disproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un sentiment, dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impossible à obtenir, pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écoulée qu'un seul goût s'étoit fait sentir à moi, je jugeai qu'il seroit durable, & je me plus à lui conserver le reste de mes jours. Dans mes longues recherches, je n'avois rien trouvé qui vous valût: je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'ôsai croire à la vertu, & vous épousai. Le mystère que vous me faisiez ne me surprit point; j'en savois les rai-

sons, & je vis, dans votre sage conduite, celle de sa durée. Par égard pour vous, j'imitai votre réserve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour, de vous-même, un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos lèvres. Je ne me suis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts, pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou, en m'écriant; mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre, & d'être mieux mérité... Vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être; mais il est tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous

a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert, sans nous en parler. Julie, nous avons réussi; mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve, est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers, ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-de-là de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter, les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles, en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée, qui déploroit sa foiblesse, en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoît d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop

vif ſouvenir de ſes fautes eſt la ſeule faute qui reſte à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuſes, apprenez donc à compter ſur vous, pour pouvoir y compter davantage. Écartez d'injuſtes défiances, capables de réveiller quelquefois les ſentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir ſu choiſir un honnête-homme, dans un âge où il eſt ſi facile de s'y tromper; & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami, ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons furent-elles connues, que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que ſur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit, ſi-tôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compri qu'il règnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre, ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes paſſions; & que, ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à S.-Preux; j'en ôterai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé, de ſon propre cœur, plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonné à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guériſon, comme j'avois obtenu la ſienne; car je vous eſtimois; &, malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames, avec

de la confiance & de la franchiſe. Je vous ai vu, & vous ne m'avez point trompé; vous ne me tromperez point; &, quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous, que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite à l'air biſarre, & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales, à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs; & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquile, ſoyez ce que vous êtes, & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous, & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent, & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais, ſi mes projets s'accompliſſent, & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies, & vous ſerez tous

deux

deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant, il nous embrassa, & voulut que nous nous embrassassions aussi, dans ce lieu.... dans ce lieu même où jadis... Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, &, me montrant ce bosquet, dont nous sortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet asyle ; il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, cousine : mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs. Que le ciel le lui laisse toujours! avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner ; patience, mon Ange, nous y voici ; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appelé dans sa maison. Voulez vous, a-t-il répliqué, que je lui fasse les honneurs, pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui ? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit point m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour

qui a ſes beautés & même de celles que vous aimez ; vous viſiterez le patrimoine de mes peres & le mien ; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vûe vous ſoit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château reſſembloit à celui de Milord Édouard, qui... mais heureuſement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu ſimplement que j'avois raiſon, & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a repliqué, qu'il devoit faire ce qu'il lui plaiſoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou reſter ? Reſter, a-t-il dit ſans balancer. Hé bien ! reſtez, a repris mon mari en lui ſerrant la main : homme honnête & vrai, je ſuis très-content de ce mot-là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-deſſus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le ſilence, & n'ai pu cacher ſi bien mon chagrin que mon mari ne s'en ſoit apperçu. Quoi donc ! a-t-il repris d'un

air mécontent, dans un moment où St.-Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions ? Pour moi, je suis plus difficile ; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hasard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi ; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité : s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduc-

te, préféroit un acte de bienfaiſance à un rendez-vous unique & ſûr. Je confie Julie épouſe & mere à celui qui, maître de contenter ſes deſirs, ſut reſpecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui ſe mépriſe aſſez pour penſer que j'ai tort, le diſe, & je me rétracte à l'inſtant. Couſine, crois-tu qu'il fût aiſé d'oſer répondre à ce langage ?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, &, ſans entrer dans des raiſonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pouſſer fort loin, je me ſuis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés ſur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponſe, pour ſavoir ce que je dois faire.

Je ſais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refuſa jamais rien, ne me refuſera pas une ſi légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaiſir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains

de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St.-Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner; mais mon mari prendra t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St.-Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droit? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infère de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquile, je ne sens ni trouble ni crainte; &, dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de

mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'eſt pas que certains ſouvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendriſſement dont il vaudroit mieux être exempte ; mais bien loin que ces ſouvenirs ſoient produits par la vûe de celui qui les a cauſés, ils me ſemblent plus rares depuis ſon retour ; &, quelque doux qu'il me ſoit de le voir, je ne ſais par quelle biſarrerie il m'eſt plus doux de penſer à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même beſoin du ſecours de la vertu, pour être paiſible en ſa préſence, & que, quand l'horreur du crime n'exiſteroit pas, les ſentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, eſt-ce aſſez que mon cœur me raſſure, quand la raiſon doit m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter ſur moi. Qui me répondra que ma confiance n'eſt pas encore une illuſion du vice ? Comment me fier à des ſentimens qui m'ont tant de fois abuſée ? Le crime ne commence t-il pas toujours

par l'orgueil qui fait mépriser la tentation ? & braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore ?

Pèse toutes ces considérations, ma cousine ; tu verras que, quand elles seroient vaines par elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate ; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement ; & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoi que tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquile, j'en suis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils sont ; mais la mienne, toujours émue comme une onde agitée, les confond & les défigure. Je n'ôse plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je sens, &, malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LETTRE XIX.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE A MADAME DE WOLMAR.

PAUVRE cousine ! Que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Israël ! Si tu suivois tes propres règles ; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie ; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées, sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a

perdue autrefois. Tu compares les tems; y penses-tu? Compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chère enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même. Si l'on peut s'étourdir sur son état, en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est, si-tôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire, de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique, à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chûte, il faut se tenir

debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle; tes erreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Pensès-y mieux, mon aimable amie : toi, dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractère dans tes maximes sur la séparation des sexes ? Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même manière; mais regarde si cette importante règle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique; s'il faut l'appliquer, indifféremment & sans exception, aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires &

aux amuſemens,& ſi la décence & l'honnêteté qui l'inſpirent ne la doivent pas quelquefois tempérer. Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs, où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des aſſemblées où les jeunes gens des deux ſexes puiſſent ſe voir, ſe connoître & s'aſſortir; mais tu leur interdis avec grande raiſon toute entrevue particulière. Ne ſeroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les mères de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à ſe montrer en public, que les ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maitreſſe du logis? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier; mais s'il ſurvient un honnête-homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence & de lui faire

les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui? Remonte au principe, & toutes les règles s'expliqueront. Pourquoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées & séparées des hommes? Ferons-nous cette injure à notre sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ma chère; ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la Nature. Ce qui nous sépare des hommes, c'est la Nature elle-même, qui nous prescrit des occupations différentes; c'est cette douce & timide modestie, qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive & piquante qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les desirs & le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la

vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit, peut quelquefois en dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passées est injurieuse à ton état présent ; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une contrainte ignominieuse ? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie confon-

de les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & ſoutenir ton ame. Ton mari, qui en préſume tant, & dont tu as l'eſtime à juſtifier, tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouit de ton bonheur & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux; ton amie, dont le ſort dépend du tien, & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes; toi-même, enfin, qui trouves, dans ta ſageſſe, le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre, en un moment, le fruit de tant de peines; combien de motifs, capables d'animer ton courage, te font honte de t'ôſer défier de toi! Mais, pour répondre

de ma Julie, qu'ai-je besoin de considérer ce qu'elle est? il me suffit de savoir ce qu'elle fut, durant les erreurs qu'elle déplore. Ah! si jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'instant même où tu croyois l'envisager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût faite présente, par celle qu'elle t'inspira, dès qu'y penser eût été la commettre.

Je me souviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je sais quelles maximes règnent là-dessus dans le grand nombre où la vertu n'est rien, où tout n'est que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en est ridicule contre l'usage qui

les autorise. Mais toi, Julie, ô toi qui, brûlant d'une flamme pure & fidelle, n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi; toi qui te faisois respecter au milieu de tes fautes; toi qui, livrée à d'impuissans regrets, nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de supporter ton propre mépris, quand tout sembloit te rendre excusable; ôses-tu redouter le crime, après avoir payé si cher ta foiblesse? Oses-tu craindre de valoir moins aujourd'hui, que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chère, loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer, ils doivent animer ton courage: un repentir si cuisant ne mène point au remords; & quiconque est si sensible à la honte, ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis-moi

donc quels ſont les raiſonnables motifs de ta crainte ? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter, & ont fini par vaincre. Ah, Julie ! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & ſix ans de gloire, te laiſſent redouter une épreuve de huit jours ? En deux mots, ſois ſincere avec toi-même ; ſi le péril exiſte, ſauve ta perſonne & rougis de ton cœur ; s'il n'exiſte pas, c'eſt outrager ta raiſon, c'eſt flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il eſt des tentations déshonorantes, qui n'approchèrent jamais d'une ame honnête, qu'il eſt même honteux de les vaincre, & que, ſe précautionner contre elles, eſt moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raiſons pour invincibles, mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi, qui

ne sais pas te rendre justice ; ni à moi, qui, dans tes défauts, n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée ; mais à ton mari, qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres ; mais, depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois, par ce qu'il m'écrit, qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y passent, n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes, que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment ; & je croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoi qu'il en soit, M. de Wolmar te connoît bien,

il t'eſtime, il t'aime, & ſon ſort eſt lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laiſſes l'entiere direction de ta conduite ſur laquelle tu crains de t'abuſer? Peut-être ſentant approcher la vieilleſſe, veut-il par des épreuves propres à le raſſurer, prévenir les inquiétudes jalouſes qu'une jeune femme inſpire ordinairement à un vieux mari ; peut-être le deſſein qu'il a, demande-t-il que tu puiſſes vivre familierement avec ton ami, ſans allarmer ni ton époux ni toi-même ; peut-être veut-il ſeulement te donner un témoignage de confiance & d'eſtime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais ſe refuſer à de pareils ſentimens, comme ſi l'on n'en pouvoit ſoutenir le poids ; & pour moi, je penſe, en un mot, que tu ne peux mieux ſatisfaire à la prudence & à la modeſtie qu'en te rapportant de tout à ſa tendreſſe & à ſes lumieres.

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'é-

xiſte plus? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires ; impoſe-toi la même réſerve que ſi, avec ta vertu, tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Évite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête ; entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans ; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Elyſée, dans le boſquet, malgré la profanation. Sur-tout prends ces meſures d'une maniere ſi naturelle, qu'elles ſemblent un effet du haſard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le tems de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque, aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paiſiblement d'un long

tête-à-tête sous la protection des bateliers, qui voient sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner, avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes; mais une ame franche & incapable de mauvaise foi a, contre le vice, bien des ressources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Au reste, puisque ton mari doit me voir en passant, il me dira, j'espere, les véritables raisons de son voyage; &, si je ne les trouve pas solides, ou je le détournerai de l'achever; ou, quoi qu'il

arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà, je penſe, plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu ſeras toujours ce que tu dois, & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore ; car je n'ai point de foi aux défaites imprévûes ; on a beau couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires, jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber ; & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage, me ſurprend peu : tu ſais que je

m'en ſuis toujours doutée ; & je te dirai, de plus, que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la maniere de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit, ſans doute, y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès ; nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite couſine : c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe ; reprends ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiette de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires, en me hâtant de les finir, & ne fais guères ce que je fais. Ah ! Chaillot ! Chaillot !...

ſi

si j'étois moins folle.... mais j'espere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès, ou Boyard ? Pour moi je croirai jurer, s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant ! toi qui as tant gémi d'être née Demoiſelle, te voilà bien chanceuſe d'être la femme d'un Princē (1) ! Entre nous, cependant, pour une Dame de ſi grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne ſais-tu pas que les petits ſcrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maiſon qui prétend être fils de ſon pere ?

(1) Madame d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms ſont en effet des titres diſtingués, mais qu'un Boyard n'eſt qu'un ſimple gentilhomme.

LETTRE XX.

DE M. DE WOLMAR A MADAME D'ORBE.

Je pars pour Étange, petite cousine: je m'étois proposé de vous voir en allant ; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi-bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir, avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier, entre nous, que ce projet est de le charger de l'éducation de mes en-

sans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere ; mais, quand il sera tems de les prendre, je serai trop âgé pour les remplir ; &, tranquile & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la Jeunesse. D'ailleurs, par la raison qui vous est connue (1), Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme, par mille autres raisons, votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever son Henriette ; je vous destine, pour votre part, le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

(1) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur ; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes enfans à des mains mercénaires, & je n'ai pu blâmer ſes ſcrupules. Le reſpectable état de précepteur exige tant de talens, qu'on ne ſauroit payer ; tant de vertus qui ne ſont point à prix, qu'il eſt inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puiſſe eſpérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui ſon cœur puiſſe inſpirer le zèle d'un pere ; & le génie n'eſt guère à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les qualités convenables ; &, ſi j'ai bien connu ſon ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire, dans ces enfans chéris, celle de leur mere. Le ſeul obſtacle que je puiſſe prévoir eſt dans ſon affection pour Milord Édouard, qui lui permettra difficilement de ſe détacher d'un ami ſi cher & auquel il a de ſi grandes obligations ; à

moins qu'Édouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire ; &, comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite cousine, la clef de toute ma conduite, qui ne peut que paroître fort bisarre sans cette explication, & qui, j'espère, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne, m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être ; & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins ?

Je vous ai vu quelquefois sourire à

mes obſervations ſur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde, avec toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe, n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée, quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais; ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer, au contraire, qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu: ce n'eſt pas-là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne règne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous atten-

dez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours, ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait, a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtere, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne-foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture. Un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit, ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que, ſi elle étoit

réellement guérie, elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui, bien que vertueux, s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange; il ne mè hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maitreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé; voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite couſine; c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien

plus générale qu'il ne paroît. Je penſe même qu'elle ne ſeroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux amans, fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être, s'ils fuſſent reſtés plus longtems enſemble, ſe ſeroient-ils peu-à-peu refroidis ; mais leur imagination, vivement émue, les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre, tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune-homme, ne voyant point dans ſa maitreſſe les changemens qu'y faiſoit le progrès du tems, l'aimoit telle qu'il l'avoit vûe, & non plus telle qu'elle étoit (1). Pour le ren-

(1) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la Nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans! Et de quel droit prétendez-vous être aimées aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même,

dre heureux, il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne, en ce ſens, à ſon préjudice; car c'eſt de l'ancienne, & non pas d'une autre, qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble, eſt de confondre les tems, & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti

---

humeur; ſoyez toujours les mêmes, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe, & vouloir toujours qu'on vous aime; c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer; ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son cœur, seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime ; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre ; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar, qu'à force de les y chercher, il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au-lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits, & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chères. Vous qui contribuâtes à les faire naître, pouvez contribuer plus que personne à les effacer ; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous,

que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela ; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maitresse, je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête-homme, & la mere de mes enfans : j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mène un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore, quand leur cœur est déjà refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir ; car

la sageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles, & à négligerles ſuperflues. Les huit jours pendant leſquels je les vais laiſſer enſemble, ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens, & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul à ſeul, plus ils comprendront aiſément leur erreur, en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auront autrefois ſenti, dans une ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vivront néceſſairement, ſi mes vûes ſont remplies. Je vois, par la conduite de Julie, qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût ſe faire un mérite de ſa confiance ! Mais, quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſte-

roit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins : au-lieu que, s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence, qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi, vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les règles ordinaires, mais par les vûes qui me l'inſpirent, & par le caractère unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aie pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un myſtere. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion ; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XXI.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

M. de Wolmar partit hier pour Étange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même; un morne ſilence règne au fond de mon cœur; un effroi ſecret en étouffe le murmure; &, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime, ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſûre & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Si-tôt que j'approche d'elle, ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon cœur. Tel eſt l'aſcendant du ſien, qu'il ſemble toujours inſpirer aux autres le ſentiment

de son innocence, & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi, sa règle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis, & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé, c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique, jusqu'à cet instant, elle eût fait assez bonne contenance, elle le suivit long-tems des yeux avec un air attendri, que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux; mais je conçus, à son discours, que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle; & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre & plus puissant que l'amour, en ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte, quand la douce habitude de vivre ensemble est interrompue, l'es-

poir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitudes à craindre ; &, dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle, que le plaisir d'en enviſager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave ; &, quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle, d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie ; il n'a point d'autres desirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mere ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueuse, plus aimable que celle dont mon cœur est idolâtre, & je vais passer mes jours avec elle : vous-même contribuez à me les rendre chers, en justifiant si bien mon estime & mes sentimens pour vous. Un long & fâcheux procès près de

finir, va ramener dans nos bras le meilleur des peres : tout nous proſpere ; l'ordre & la paix règnent dans notre maiſon ; nos domeſtiques ſont zèlés & fideles, nos voiſins nous marquent toute ſorte d'attachement ; nous jouiſſons de la bienveuillance publique. Favoriſée en toutes choſes du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin ſecret, un ſeul chagrin l'empoiſonne, & je ne ſuis pas heureuſe. Elle dit ces derniers mots avec un ſoupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'eſt pas heureuſe, me dis-je, en ſoupirant à mon tour, & ce n'eſt plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeſte idée boulverſa dans un inſtant toutes les miennes, & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute inſupportable où ce diſcours m'avoit jeté, je la preſſai tellement d'achever de m'ouvrir ſon cœur, qu'enfin elle verſa dans le mien ce fatal ſecret, & me permit de vous le révéler.

Mais voici l'heure de la promenade; Madame de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans, elle vient de me le faire dire. J'y cours, Milord; je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre, dans une autre lettre, le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XXII.

DE Mde. DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends mardi, comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez, en revenant, Madame d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable; & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XXIII.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Je veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur, & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant, vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Madame de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse, & la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil, nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous

embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois pris un fusil pour tirer des besolets (1); mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeler de tems en tems de gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des sifflassons (2), & je ne tirai qu'un seul coup, de fort loin, sur une grèbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq-cents pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejeter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations,

(1) Oiseau de passage sur le lac de Genève. Le besolet n'est pas bon à manger.

(2) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

& je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris, que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il seroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (1), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bien-tôt à plus d'une lieue du rivage (2). Là, j'expliquois à Julie toutes les parties du superbe horison qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône, dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart-de-lieue, & semble craindre de souiller de ses eaux bourbeuses le crystal azuré du lac. Je lui faisois observer les redens des montagnes, dont les angles correspondans & parallèles for-

(1) Terme des bateliers du lac de Genève. C'est tenir la rame qui gouverne les autres.

(2) Comment cela ? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac n'ait deux lieues de large.

ment, dans l'espace qui les sépare, un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes, j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts, forment un tableau ravissant; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit assuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis, lui montrant le Chablais sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la Nature, & qui n'offre pourtant qu'un spectacle de misere, je lui faisois sensiblement distinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richesse, le nombre & le bonheur des hommes. C'est ainsi, lui disois-je, que la terre ouvre son sein fertile, & prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire & s'animer au doux spectacle de la liberté;

elle aime à nourrir des hommes. Au contraire, les triſtes mâſures, la bruyère & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte, annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée, s'éleva, fraîchit conſidérablement; &, quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bien-tôt les ondes devinrent terribles; il fallut regagner la rive de Savoie & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous, & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent, ayant changé, ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers,

bateliers, & nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau, & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine, & dans un épuisement excessif. C'est alors que, retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau, de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat, que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes, étoit qu'on voyoit si bien, à son air attendri, que tous

ſes ſoins venoient moins de frayeur pour elle, que de compaſſion pour nous. Un inſtant ſeulement, deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau briſé, & dans une exclamation de cette tendre mere, j'entendis diſtinctement ces mots : ô mes enfans ! faut-il ne nous voir plus ? Pour moi, dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connuſſe au vrai l'état du péril, je croyois voir, de moment en moment, le bateau englouti, cette beauté ſi touchante ſe débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roſes de ſon viſage.

Enfin à force de travail, nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit ſur ſoi la reconnoiſſance de tous les ſoins que chacun s'étoit donnés ; &, comme au fort du danger, elle n'avoit ſongé qu'à nous ; à

terre, il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dînâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie, qui l'aime extrêmement en mangea peu ; & je compris que, pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choses comme dans les grandes, cette âme aimante se peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte, & le bateau ayant besoin d'être raccommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vûes, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé, ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent,

vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers; & vous, qui n'aimez pas la plaine, en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins, il y a dix ans, à Meillerie attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt-là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable, & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens

d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus près de me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, & paroissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charrioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles, séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace, qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le

commencement du monde (1). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent; &, au-dessous de nous, cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes, nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cîme du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions, étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres, la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux séjour

(1) Ces montagnes sont si hautes, qu'une demi-heure après le soleil couché, leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cîmes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

H. Gravelot del. P.F. Aveline Sculp.

Les monumens des anciennes amours.

aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la Nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit, & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne sentez-vous point quelque émotion secrette à l'aspect d'un lieu si plein de vous ? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher, & lui montrai son chiffre, gravé dans mille endroits, & plusieurs vers de Pétrarque & du Tasse, relatifs à la situation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après si long-tems, j'éprouvai combien la présence des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : ô Julie ! éternel charme de mon cœur ! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde. Voici le séjour où ta chère image faisoit son bonheur,

& préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapissoient point ces compartimens ; le cours de ces ruisseaux n'en formoit point les divisions ; ces oiseaux n'y faisoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funèbre, & l'aigle terrible des Alpes, faisoient seuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenses glaces pendoient à tous ces rochers ; des festons de neiges étoient le seul ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable, & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé, pour reprendre une de tes lettres, qu'emportoit un tourbillon ; là, je vins relire &

baiſer mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où d'un œil avide & ſombre je meſurois la profondeur de ces abîmes; enfin, ce fut ici qu'avant mon triſte départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas ſurvivre. Fille trop conſtamment aimée, ô toi pour qui j'étois né! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y paſſois à gémir de ton abſence!... J'allois continuer; mais Julie, qui, me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit ſaiſi la main, la ſerra ſans mot dire, en me regardant avec tendreſſe & retenant avec peine un ſoupir; puis tout-à-coup détournant la vûe & me tirant par le bras: allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue; l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit, comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle

voulut rester seule, & je continuai de me promener sans trop savoir où j'allois; à mon retour, le bateau n'étant pas encore prêt, ni l'eau tranquile, nous soupâmes tristement, les yeux baissés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, & Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal & mesuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant assez gai des bécassines (1), me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au-lieu de m'égayer, m'attristoit. Peu-à-peu je sentis

(1) La bécassine du lac de Genève n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac, durant les nuits d'été, un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel ſerein, les doux rayons de la lune, le frémiſſement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables ſenſations, la préſence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeler une promenade ſemblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les ſentimens délicieux qui rempliſſoient alors mon âme, s'y retracèrent pour l'affliger; tous les évènemens de notre jeuneſſe, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaiſirs,

E tanta fede, e si dolci memorie,
E sì lungo coſtume!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paſſé, tout revenoit, pour augmenter ma miſere préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même;

ces tems, ces tems heureux ne ſont plus; ils ont diſparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; & nous vivons, & nous ſommes enſemble, & nos cœurs ſont toujours unis! Il me ſembloit que j'aurois porté plus patiemment ſa mort ou ſon abſence, & que j'avois moins ſouffert tout le tems que j'avois paſſé loin d'elle. Quand je gémiſſois dans l'éloignement, l'eſpoir de la revoir ſoulageoit mon cœur; je me flattois qu'un inſtant de ſa préſence effaceroit toutes mes peines, j'enviſageois au moins dans les poſſibles un état moins cruel que le mien. Mais ſe trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &, preſque en la poſſédant encore, la ſentir perdue à jamais pour moi; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agitèrent par degrés juſqu'au déſeſpoir. Bien-tôt je commençai de rouler dans mon eſprit des projets funeſtes, & dans un tranſport, dont je frémis en y penſant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi

dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main, pour passer à la pointe du bateau.

Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu-à-peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis à verser des torrens de larmes; & cet état, comparé à celui dont je sortois, n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, long-tems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas! je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommençâmes alors à causer tranquilement, & au bout d'une heure de navi-

gation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'apperçus à la lumière qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où, sans exception, j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles feront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie, (mes yeux le virent, & mon cœur le sentit) ; elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Édouard ! quand, séduit par ta maitresse tu sus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'é-

tois-tu qu'un homme ? Sans toi, j'étois perdu peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

LETTRE XXIV.

DE MILORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi ; commence donc de rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a longtems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capa-

(1) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

ble ; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti, ne sait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premier moitié de cette science, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en fait apprécier les objets ; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens ; mais, après avoir appliqué son âme aux objets extérieurs pour les sen-

tir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la Nature, comme pour vous servir de pièces de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célèbre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire, à l'autre extrémité : le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore; vous avez appris à quels signes

on reconnoît cet organe sacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous ses climats, vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une âme sublime & pure, triomphant de ses passions & régnant sur elle-même, est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir, ni à voir, qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie ; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes longtems l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire ; elle est grande, sans doute ; mais soyez-en moins

fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris, à vos yeux, la figure de cette femme adorable qui la repréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Enthouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami, à ſon exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (1) ?

(1) Non ce ſiecle de la philoſophie ne paſ-

Prenez-y garde, mon cher ; il régne encore dans vos lettres un ton de molleſſe

---

ſera point ſans avoir produit un vrai philoſophe. J'en connois un ; un ſeul, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eſt dans mon pays qu'il exiſte. L'oſerai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eſt d'avoir ſu reſter peu connu? Savant & modeſte Abauzit, que votre ſublime ſimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eſt pas vous que je veux faire connoître à ce ſiecle indigne de vous admirer; c'eſt Genève que je veux illuſtrer de votre ſéjour: ce ſont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui ſe cache en eſt d'autant plus eſtimé! Heureux le peuple où la Jeuneſſe altiere vient abaiſſer ſon ton dogmatique & rougir de ſon vain ſavoir, devant la docte ignorance du ſage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux eſprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au-lieu de dépoſer, comme eux, votre ſageſſe dans des livres, vous l'aurez miſe dans votre vie, pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choiſir, que vous aimez & qui vous

& de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion, qu'un effet de votre caractère. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force; & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage? Malheureux! ſi Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain, & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeule avec elle; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpère pouvoir bien-tôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour réſiſter, j'ai pu me ſuffire; pour choiſir, il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous; la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant, ne

---

reſpecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ſes Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

vous y trompez pas, avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content; ce n'est pas assez; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense; nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes; & auxquelles on ne cède qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion, qui trompe, au-lieu de contraindre, & nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre; & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous, sous un autre point de vûe, les objets que nous avons intérêt

à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si, toujours en proie à de vains regrets, vous serez à jamais inutile à vous & aux autres; ou si, reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre âme en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres, où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guères m'attendre avant la fin du mois prochain, ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres; mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions: malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de Wolmar: si son sort n'est pas heureux, qui doit ôser aspirer

à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur (1).

LETTRE XXV.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scène de Meillerie a été la crise de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être ; & je préfere la tristesse d'un regret imaginaire, à l'effroi d'être sans

(1) Le galimathias de cette lettre me plaît, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractère du bon Édouard, qui n'est jamais si philosophe, que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant, que quand il ne sait ce qu'il dit.

cesse

ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon âme comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi ; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois régner, ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend, ſans qu'on y ſonge, le tondes gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! que la douce habitude

d'y vivre en augmente le prix ! & que, si l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer, auſſi-tôt qu'on la connoît ! le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour ; mais on y trouve partout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrette qui la tourmente & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heu-

(1) Cette précedente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

reuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuieroient des ſoins domeſtiques; elles ne pourroient ſouffrir la campagne; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant, ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge: ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou, s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon, que quand elles y ſeroient étrangères. Il faut une âme ſaine pour ſentir les charmes de la retraite; on ne voit guères que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent. Mais les

instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant: *on y sait vivre*; non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manières établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un père qui s'inquiette du bien-être de sa famille; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage, ils ont examiné l'état

de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avantageusement : au-lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfans ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son

induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien ? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mène au vice à force de chercher la ſûreté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au haſard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables ? La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet, a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu ; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux, au moindre accident imprévu, l'a déjà rembourſé bien des fois de cette

avance. Ainſi l'ordre & la règle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouiſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond, je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les deſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre ; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le déſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici, la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir, le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi ; & c'eſt dans l'harmonie qui règne entre eux, qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance,

la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir; mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, &, comme on s'y voit toujours hors de la règle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces pères esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; sans songer qu'ils ne sont pas seulement pères, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des règles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon père de famille, n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y

plaisent ; mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répète le plus souvent au sujet des amusemens des deux cousines, est que la vie triste & mesquine des peres & meres est presque toujours la premiere source du désordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre règle que son cœur & n'en sauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, &, pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beaucoup, & personne ne sait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette âme si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs ? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent ; on voit qu'elle sait les goûter : mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses

propres commodités, ni celles des gens qui lui ſont chers, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour ſuperflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une perſonne ſenſée; mais elle appelle ainſi tout ce qui ne ſert qu'à briller aux yeux d'autrui; de ſorte qu'on trouve dans ſa maiſon le luxe de plaiſir & de ſenſualité ſans rafinement ni molleſſe. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuſer au goût de ſon père; encore y reconnoît-on toujours le ſien qui conſiſte à donner moins de luſtre & d'éclat que d'élégance & de grâce aux choſes. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour ſuſpendre plus doucement les carroſſes; elle approuve aſſez cela; mais quand je lui dis juſqu'à quel prix on a pouſſé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours ſi ces beaux vernis rendent les carroſſes plus commodes. Elle ne doute pas que je n'exa-

gere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands fraix ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité ! Ce qui l'a surtout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espèce. A peine eut-il jeté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître : montrez ce carrosse à des femmes de la Cour ; un honnête-homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui, bien en-

tendues, épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence, & non la vue des malheureux, qui la tourmente; il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoît tous les habitans; elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa famille,

& n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Mylord, je veux profiter de vos leçons ; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une âme humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous, heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître ; la simplicité, qui la

rend sublime, devoit régner autour d'elle ; il lui falloit, pour être heureuse, vivre parmi des gens heureux. Si, pour son malheur, elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie, la désolation commune l'eut accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le Villageois, à son aise (1), a plus besoin de ses

(1) Il y a près de Clarens un village appellé Montru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle pres-

avis que de ſes dons. S'il ſe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard ſans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge, ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques, pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre, offrent bientôt un tableau de la ſienne ; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle, ſes yeux ne ſont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant, elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit par-tout ce

---

que auſſi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas-là quelque honnête-homme de Subdélégué, pour rendre Meſſieurs de Motru plus ſociables, & leur bourgeoiſie un peu moins chere !

qui plaît à ſon cœur, & cette âme ſi peu ſenſible à l'amour-propre, apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Mylord, je le répète, rien de ce qui touche à Julie, n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs, & toute ſa deſtinée, ſont de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les ſoins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'eſt qu'ils ſont tous dirigés par la ſageſſe, & qu'il n'en réſulte jamais d'abus. N'eſt pas toujours bienfaiſant qui veut, & ſouvent tel croit rendre de grands ſervices, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'eſt un diſcernement exquis dans la diſtribution de ſes bien-

faits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action, n'a rien à espérer d'elle que justice & pardon, s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vu refuser assez sèchement à un homme de cette espece, une grâce qui dépendoit d'elle seule. « Je vous souhaite du bonheur, » lui dit-elle, mais je n'y veux pas con» tribuer ; de peur de faire du mal à » d'autres, en vous mettant en état d'en » faire. Le monde n'est pas assez épuisé » de gens de bien qui souffrent, pour » qu'on soit réduit à songer à vous». Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement, & qu'il lui est rare de l'exercer Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est

pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches, qui paye en argent, aux malheureux, le droit de rejetter leurs prieres, &, pour un bienfait imploré, ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt, à la vérité, celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices, ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire, eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin, & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils ſont bien,

rarement peuvent-ils l'engager à se mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme, est de cultiver la terre, & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur, que de le connoître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée ; il n'a que les peines inséparables de l'Humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer, ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (1). Cet état est le seul nécessaire & le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tyrannisent par leur violence, ou le séduisent par l'exemple de leurs vices. C'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même ; qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de

(1) L'homme, sorti de sa premier simplicité, devient si stupide qu'il ne sait pas même desirer. Ses souhaits, exaucés, le méneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes ; le vrai politique parcourt les terres, & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second, ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut, à rendre aux payfans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition, & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens, de leur côté, aiment souvent à courir ; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger ; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air

à la fois rogue & rempant des soldats mercénaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'il s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misère, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle, en l'honorant soi-même; on n'a point avec les payfans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payfan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus, qui viennent briller un moment dans leur village, & ternir leurs parens

de leur éclat. M. de Wolmar, & le Baron, quand il eſt ici, manquent rarement d'aſſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette Jeuneſſe, déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage, & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus, en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger, en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car, quoî qu'on faſſe, jamais cinq ſous de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donnent à un homme libre & ſous les armes, la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maitreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de conditions, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle

du villageois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois, là-dessus, l'objection des talens divers que la Nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; &, pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher, dans leur partage, l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux, autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de déteriorer une âme humaine pour

l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

Or, de mille sujets qui sortent du village, il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y mènent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés, ne reprennent plus leur ancien état, & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille, s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-homme: pensez-vous qu'à tout prendre, celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa première condition ?

Pour suivre son talent, il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes ? &, à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit

petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déjà peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un prince ira-t-il ſe faire cocher,

parce qu'il mène bien ſon carroſſe ? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre. Penſez-vous que ce ſoit-là l'ordre de la Nature ? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient ? combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles ? combien vaincroient d'indignes concurrens ? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre, plus ſûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne ſont que leur nuire ? En multipliant indiſcrettement les Sujets, on les confond : le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intriguant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir ; mais il faut ſe conduire par des règles plus ſûres & renoncer au prix des

talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mène à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés ; car il faudroit, pour cela, que le nombre de ceux qui les possèdent fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la Nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples

bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens ; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité, que les autres par toute leur industrie. Mais, à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent, comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui représentai que ce n'étoit pas seulement un bien jeté à pure perte, & dont on privoit ainsi le vrai pauvre; mais que cet usage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, &, se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaisans raisonneurs

aiment à flatter la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami: ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert, que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon mari, qui ne cede point en bon-sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours, & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder

l'état de mendiant que comme un métier ; loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même ; tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'État, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais, pour les rebuter de leur profession (1),

(1) Nourrir les mendians, c'est, disent-ils,

faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'Etat, je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dure-

---

former des pépinieres de voleurs ; &, tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians : mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé ; mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ! J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'arrachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

té leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête-homme peut se trouver réduit à leur sort ; & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête-homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-crutz (1) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne ; on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoigna-

(1) Petite monnoie du pays.

ge qu'on prend part à leur peine, un adouciſſement à la dureté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guères plus à donner, & ſont une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte*; comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre, que les magazins des riches! Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien aux gueux qui mendient, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'Humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Voilà comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne-foi : à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers, & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode, on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, &

les menteurs le savent si bien, qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette âme angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins, & d'autres semblables, sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle songe ensuite à elle-même; ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable, peut encore être compté parmi ses vertus: tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses desirs! Elle veut plaire à son mari, qui aime à la voir contente & gaie; elle veut inspirer à ses enfans, le goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amollit

dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'âme & le corps également sensibles. La même délicatesse règne dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaisirs; & long-tems elle n'aima si chèrement la vertu même, que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là; mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouir est, pour elle, celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses, qui blessent la Nature, & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres & modérées, qui conservent à la raison son empire, &, servant d'assaisonnement au plaisir, en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens, & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature, aussi-tôt qu'il

tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne, & une jouiſſance dont on ſe prive; & que prévenir toujours les deſirs, n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette âme ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délice un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maitreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéiſſance, & de plier tous ſes deſirs à la règle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe; car on ne jouit ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine; &, ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moïns ôter.

Ce qui me paroît le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie est courte, il est vrai, dit-elle ; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mène, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés, que de notre carriere, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Épicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion, les perdent toutes; &, toujours ennuyés au sein des plaisirs, n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, & se ruinent, comme les avares, pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée, & je crois que j'aimerois encore mieux, sur ce point, trop de sévérité que de re-

lâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir, par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant, j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice, que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuisine sur-tout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale; mais cette abondance n'est point ruineuse; il y règne une sensualité sans rafinement; tous les mets sont communs, mais excellens dans leurs espèces; l'apprêt en est simple, & pourtant exquis. Tout ce qui n'est que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix, & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais; & même dans la dé-

licateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables, ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? du poiſſon de mer ? des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appetit les jours de réjouiſſance ; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant : la grâce & le plaiſir y ſont, la joie & l'appétit l'aſſaiſonnent. Des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des cryſtaux

pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert : ne rempliſſent point la place des mets, on n'y ſait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux ; mais on y ſait celui d'ajouter du charme à la bonne chere ; de manger beaucoup, ſans s'incommoder ; de s'égayer à boire, ſans altérer ſa raiſon ; de tenir table long-tems, ſans ennui ; & d'en ſortir toujours, ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle eſt au rez-de-chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon, & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre, on apperçoit ce grand coteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à

elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on ſait d'avance ce que cela veut dire; & M. de Wolmar l'appelle, en riant, le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des Convives, que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange, quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité; & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Mylord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe, que je fus traité dans le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite : mais ce ſouper me donna d'autres idées. J'y

trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentois plus libre, sans qu'on m'eût averti de l'être; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est-là qu'à l'instance de Julie, je repris l'usage, quitté depuis tant d'années, de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractere pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner

vos domeſtiques & cauſer plus en liberté? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nou-

veau soin. J'y fus trompé les premiers jours ; &, sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée, où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain, ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mère régnoit sur tous ses charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave ; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien, ni dans ses manières ; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajuste-

ment différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût, en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses grâces naturelles, sans les couvrir; elle étoit éblouissante, en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure, qu'orner la plus simple; & je me dis avec dépit, en pénétrant l'objet de ses soins: en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au-dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne: ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses, que dans un bel ordre de tout, qui marque le concert des parties, & l'unité d'inten-

tion de l'ordonnateur (1). Pour moi, je trouve, au moins, que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir, dans une maiſon ſimple & modeſte, un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble; & chacun de ceux qui l'habitent, chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre, & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais, on ne trouve qu'un aſſemblage

(1) Cela me paroît inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſymmétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que, de tous les ſpectacles imaginables, le plus magnifique eſt celui de la Nature.

confus de divers objets, dont la liaison n'eſt qu'apparente. Au premier coup-d'œil, on croit voir une fin commune; en y regardant mieux, on eſt bien-tôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que, pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymmétrie & la régularité plaiſent à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide : mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe. L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte (1)?

(1) Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maître; il ne peut

L'idée de la grandeur? C'eſt préciſément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſſelle d'argent, pourquoi n'eſt-elle pas d'or? Cet homme qui dore ſon carroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi

---

rien cacher à tant d'Argus. La foule de ſes créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes, qu'il eſt forcé de coucher dans un bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de ſon cuiſinier, & jamais de ſa faim; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver, & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied: mais, s'il perd un rendez-vous avec ſa maitreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans: chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

son toît ne l'eſt il pas? Celui qui voulut bâtir un haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature, n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même ; que l'image de ſa foibleſſe n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes. Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un Prince & le faſte qu'on y voit briller, ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'Humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes

habitans, répand dans l'âme des spectateurs un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse. Un petit nombre de gens doux & paisibles, unis par des besoins mutuels & par une réciproque bienveuillance, y concourt par divers soins à une fin commune : chacun trouvant dans son état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point desirer d'en sortir, on s'y attache comme y devant rester toute la vie, & la seule ambition qu'on garde est celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent, & tant de zèle dans ceux qui obéissent que des égaux eussent pu distribuer entre eux les mêmes emplois, sans qu'aucun se fût plaint de son partage. Ainsi nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter sa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne sauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choses utiles & qu'el-

les y sont toutes, en sorte qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire : pourquoi n'y a-t-il pas davantage ? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le nécessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que, s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que, si on le vouloit, il y régneroit avec la même profusion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'assistance du pauvre, on est porté à dire : cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voilà, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar : il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien re-

trancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruiner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée, une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me pa-

roît pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujettit, le profit doit être plus apparent que réel ; & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement ſur le gain que feroient avec vous vos Fermiers : car le travail ſe fera toujours avec plus d'économie, & la récolte avec plus de ſoin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar ; le payſan ſe ſoucie moins d'augmenter le produit que d'épargner ſur les fraix, parce que les avances lui ſont plus pénibles que les profits ne lui ſont utiles ; comme ſon objet n'eſt pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépenſe, s'il s'aſſûre un gain actuel, c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuiſant ; & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au-lieu de l'épuiſer, il la néglige. Ainſi, pour un peu d'argent comptant recueilli ſans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes,

de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais aussi le profit du fermier, c'est moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure, le produit est beaucoup plus grand ; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere ; il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; grâce à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles ; ils nous

tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses, dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être, devient pour nous un amusement.

Jetez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille : vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien, & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits : rien n'est mépriſé parce qu'il est commun ; rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons par délicatesse, autant que par modération, au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table, pour être somptueuse, que d'être servie loin d'ici ; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac

bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez, n'eſt pas négligée, mais l'élégance y préſide ſeule; la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes, & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle, que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas, ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi

de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois, est toujours bien; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule; &, dans sa modeste simplicité, il tire de la convenance des choses des règles inaltérables & sûres, qui restent, quand les modes ne sont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger, en un repas, le revenu d'une année; mais on ne sauroit porter deux habits en même tems, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi, l'opinion est illimitée, au-lieu que la Nature nous arrête de tous côtés; & celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être, ne risque point de se ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'économie & des soins, on peut se mettre au-dessus

de sa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre, sans changer notre manière de vivre ; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet; & tout ce que nous dépensons nous rend de quoi dépenser beaucoup plus.

Hé bien! Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup-d'œil. Par-tout un air de confusion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix somptuaires qui mènent à l'aisance & au plaisir; & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie, sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la Nature ? Comment épuiseroit-on son héritage, en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune, en ne consommant que ses revenus? Quand, chaque année, on est sûr de la suivante, qui peut

troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente ; & le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépense, & de ce qu'on recueille, & les divers tems se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu règner le même esprit. Toute la broderie & la dentelle sortent du gynécée; toute la toile est filée dans la basse-cour, ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures, dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile & le pain, se font dans la maison; on a des bois en coupe réglée, autant qu'on en peut consommer; le boucher se paye en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes sur les fonds publics

fourniſſent à l'entretien des maîtres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet; la vente des vins & des bleds qui reſtent, donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires; fonds que la prudence de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément, que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon; celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainſi, le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue; & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus, les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſirs, & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude, pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a

des hôtes, & dans le fallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & régle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon pere & de ſon mari, une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de grâce, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe: elle ne manque jamais après le ſouper, de faire ſervir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens; &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction ſi manifeſte à ſes maximes; mais elle me rappella, en riant, un paſſage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Aſiatiques d'Antio-

chus, sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le chérès, le malaga, le chassaigne, le syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir, ne sont en effet que des vins de Lavaux, diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres ; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah ! reprit-elle, ils seront toujours exquis.

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers, le désœuvrement & l'oi-

ſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus, & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems, eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (1); mais c'eſt par la

(1) Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois, par les lettres de Milady Catesby, que ce goût n'eſt pas particulier à la France, &

disposition du cœur de ceux qui l'ont adoptée, qu'elle leur est intéressante. Avec une âme saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'Humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse? Tous les soirs, Julie, contente de sa journée, n'en desire point une différente pour le lendemain; & tous les matins elle demande au ciel un jour semblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choses, parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute, elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelqu'endroit avan-

---

que c'est apparemment aussi l'usage en Angleterre de tourner ses hôtes en ridicule, pour prix de leur hospitalité.

tageux, & rachette quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards, sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs; voilà le cortége que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere, qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les évènemens de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad racontant, au sein de la mollesse orientale, comment il a gagné ses trésors: ce sont les relations plus simples de gens sensés, que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payſans a des charmes pour ces âmes élevées, avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes, que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes, & qui s'eſtiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur eſprit ne ſont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à ſe former ſur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la Nature.

Souvent dans ſes tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le ſens & la raiſon le frappent, & qu'il ſe plaît à faire cauſer. Il l'amene à ſa femme ; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politeſſe & les airs de ſon état, mais la bienveuillance & l'hu-

manité de son caractère. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin, bu à la santé d'une jeune Dame, en réchauffe mieux son sang à demi-glacé. Il se ranime à parler de son ancien tems, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux,

ou des leçons d'agriculture ; &, quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe, après le dîner, dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecrettement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveuillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité, & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux pères fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maîtres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus ; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge ; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres ; mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités ; l'hon-

neur qu'on rend à leurs vieillards & l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés, & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumière, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant, il en jouit une seconde fois, & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous béniſſent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands, & refuge aux petits; qui ne

dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens : c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une âme saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui est arrivé précisément le contraire, & des soins qu'une certaine langueur d'âme lui eût laissé négliger autrefois, lui

deviennent intéressans par le motif qui les inspire. Il faudroit être insensible, pour être toujours sans vivacité. La sienne s'est développée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle, en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes mères de famille, contentes d'étudier, quand il faut agir ; qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus ; elle agit. Comme elle se lève une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison, &

ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement ; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans, mais à leur laiſſer, avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE

LETTRE XXVI(1).

DE SAINT-PREUX A MYLORD ÉDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel

(1) Deux Lettres écrites en différens tems rouloient sur le sujet de celle-ci; ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des Lettres dont ce recueil est composé; je remarquerai que les Lettres des solitaires sont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'âme : enfin j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espere honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'âme dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher? Non, Mylord : je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus, pour devenir ce que je veux être.

Après six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'Angloise, réunis dans le silence, & goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble & la

douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens ! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Mylord, l'amitié ! Sentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue ôſe être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! Momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! Ame grande, ami ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des

hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoins pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueilli, pour ainsi dire, l'un dans l'autre : les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne ! Il semble qu'on n'ôse penser librement ce qu'on n'ôse dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des âmes qui s'étendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere ; mais au-lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume ; pour nous dédommager en quelque sorte du

tems perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette, qui commence à savoir tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive, & qui sait le recueil par cœur, avoit soin de le corriger. Souvent, feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table, & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons, qui se prenoient & se don-

noient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveuillante, que toutes haïssent, & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême, que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre, il y a longtems que nous sommes tous vos Sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains, elle a tourné la tête, & jeté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tréssailli moi-meme.

Il a gravé sur J. J. Pasquet Sculp.

La matinée à l'Angloise.

Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la maniere dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette âme expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manége des enfans ; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet ; comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite Sur-intendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légère contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle, qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger

notre attendriſſement, a produit ſon effet naturel.

Ammutiſcon le lingue, e parlan l'alme.

Que de choſes ſe ſont dites ſans ouvrir la bouche ! Que d'ardens ſentimens ſe ſont communiqués ſans la froide entremiſe de la parole ! Inſenſiblement Julie s'eſt laiſſé abſorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux ſe ſont tout-à-fait fixés ſur ſes trois enfans, & ſon cœur, ravi dans une ſi délicieuſe extaſe, animoit ſon charmant viſage de tout ce que la tendreſſe maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laiſſions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les cauſoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amuſoit aux images, voyant que les onchets empêchoient ſon frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit raſſemblés, & lui donnant un coup ſur la main, les a fait ſauter par la

chambre. Marcellin s'eſt mis à pleurer, & ſans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'eſt tu ſur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, ſans qu'il ait recommencé de pleurer, comme je m'y étois attendu. Cette circonſtance, qui n'étoit rien, m'en a rappelé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me ſouviens pas, en y penſant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât ſi peu, & qui fuſſent moins incommodes. Ils ne quittent preſque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils ſoient là. Ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, comme il convient à leur âge; jamais importuns ni criards; & l'on voit qu'ils ſont diſcrets avant de ſavoir ce que c'eſt que diſcrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce ſujet m'a conduit, c'étoit que cela ſe fit comme de ſoi-même, & qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais

s'empreſſer à les faire parler ou taire, ni à leur preſcrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne diſpute point avec eux ; elle ne les contrarie point dans leurs amuſemens ; on diroit qu'elle ſe contente de les voir & de les aimer, & que, quand ils ont paſſé leur journée avec elle, tout ſon devoir de mere eſt rempli.

Quoique cette paiſible tranquillité me parût plus douce à conſidérer que l'inquiette ſollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de ſujets de l'être : une activité ſuperflue ſied ſi bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ſes enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins ; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la Nature, & davantage à leur mere ; je leur aurois preſque deſiré des défauts, pour la voir plus empreſſée à les corriger.

Après m'être occupé longtems de ces réflexions en ſilence, je l'ai rompu pour

les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'aurez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous apercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari ; & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est-là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse mater-

nelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à Monsieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere, le sang-froid d'un philosophe? Il remplit & passa mon attente; il dissipa mes préjugés, & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la premiere & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (1), est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres, est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des

(1) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au-lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que, de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans, sont forcés de les éloi-

gner d'eux en les livrant à des maîtres, comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un Précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un père.

La Nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la Nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont

l'averſion de leur âge ; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur eſprit ni leur corps ne peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-ſains, plutôt hébétés que raiſonnables ; & l'âme ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpèce, chacun apporte, en naiſſant, un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractère, & qu'il ne s'agit ni de changer, ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caractères ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il,

d'erreurs dans la Nature (1). Tous les vices qu'on impute au naturel, ſont l'effet des mauvaiſes formes qu'il a reçues. Il n'y a point de ſcélérat dont les penchans mieux dirigés n'euſſent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'eſprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles, en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monſtrueuſes qu'on rend belles & bien proportionnées, en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le ſyſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes; il s'agit de trouver cette place, & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau, & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur con-

(1) Cette doctrine ſi vraie me ſurprend dans M. de Wolmar; on verra bien-tôt pourquoi.

viendroient; qu'on gêne de toutes parts la Nature; qu'on efface les grandes qualités de l'âme, pour en substituer de petites & d'apparentes, qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers, on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la Nature, on voit bien-tôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin, pour le prix de tant de peines indiscrettement prises, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie: mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu,

soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modèle de l'homme raisonnable & de l'honnête-homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la Nature... Corriger la Nature! a dit Wolmar, en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distingue les individus, est l'ouvrage de la Nature; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la Nature les a rendu inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens,

d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or, quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience, que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent; & il est encore prouvé que tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au-lieu de venir de la Nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous, dès l'enfance, les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons; bien loin d'attendre, pour élever les enfans, que l'on connût le caractère de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère, par une éducation

propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont jamais quittés : cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence : l'autre lourd, pesant, hargneux; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits; tout le reste a été semblable .... Semblable! ai-je interrompu; quelle différence! Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez apperçu! Bon! a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés

sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre; & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leur naissance, l'objection se fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la Nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain, toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une âme humaine, que ce que la Nature

y avoit mis ; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà ? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées ; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure ; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté ſoit devenu flegmatique, & qu'un eſprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi, je trouve qu'il ſeroit tout auſſi aiſé de faire un blond, d'un brun, & d'un ſot, un homme d'eſprit. C'eſt donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers eſprits ſur un modèle commun. On peut les contraindre, & non les changer : on peut empêcher les hommes de ſe montrer tels qu'ils ſont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils ſe déguiſent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez, dans toutes les occaſions importantes, reprendre leur caractère originel, & s'y livrer

avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoiſſent plus, en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel, mais, au contraire, de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver, & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la Nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles; à d'autres, des entraves: l'un veut être preſſé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon; c'eſt elle qui fait ſortir le caractère, & lui donne ſa véri-

table forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive ; & il n'y a point, avant la raiſon, de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie, que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte, en naiſſant, un caractère, un génie, & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre, n'ont pas beſoin, pour être heureux, du développement de leurs facultés ; & leurs talens, enfouis, ſont comme les mines d'or du Valais, que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la Nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin ; & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas, on n'a

d'égard

d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple est la seule regle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce, de son âme, que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoûte en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la Nature le mène; & l'on en fera le plus grand des hommes, s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu, que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du Villageois; car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez pas l'enfant du Citadin; car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre: alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'est de laisser

prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts, dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre ; & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables... Mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles ? Comment s'y est-elle prise ? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant ; celui de la nécessité : mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode ; &, après une courte pause,

voici à-peu-près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien-nés, mon aimable ami ! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être tourné à bien ; mais au ſurplus, convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein ; la ſeconde eſt d'élever aſſez bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché, pour cela, de m'approprier les regles qu'il m'a preſcrites, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les ſoins de mes jours ſont deſtinés à l'accomplir.

La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies; qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuſe, pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que, durant la foibleſſe du premier âge, la Nature aſſujettit les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il ſeroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un, d'écarter de ſon âme naiſſante le menſonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage, & qu'on eſt contraint de fomenter dans les enfans,

pour obtenir d'eux ce qu'on en exige : l'autre, de laiſſer fortifier librement ſon corps par l'exercice continuel que l'inſtinct lui demande. Accoutumé, tout comme les payſans, à courir tête nue au ſoleil, au froid, à s'eſſouffler, à ſe metre en ſueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & ſe rend plus robuſte, en vivant plus content. C'eſt le cas de ſonger à l'âge d'homme, & aux accidens de l'Humanité. Je vous l'ai déjà dit ; je crains cette puſillanimité meurtriere, qui, à force de délicateſſe & de ſoins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expoſe pour toute ſa vie aux périls inévitables dont elle veut le préſerver un moment, &, pour lui ſauver quelques rhumes dans ſon enfance, lui prépare de loin, des fluxions de poitrine, des pleuréſies, des coups de ſoleil, & la mort, étant grand.

Ce qui donne aux enfans, livrés à eux-mêmes, la plupart des défauts dont vous

parliez, c'eſt lorſque, non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'inſenſée indulgence des meres, à qui l'on ne complaît qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre, pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile : & cela par un moyen fort ſimple ; c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premieres voix qui lui ſont ſuggérées par la Nature, ſont

les cris & les plaintes ; qu'elle lui a donné une figure si douce, & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ; & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur ?

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation ; & c'est un détail qui ne finiroit point, que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les ser-

vices mercénaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aie employés, a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi, je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance; que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au temps où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans: mais dans celle-ci, où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à rem-

plir, & où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin.

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mere, pour en être incommodé? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent des vices déjà contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Na-

turellement les femmes aiment les enfans. La méſintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on n'exige rien; ni ſur la gouvernante, à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveuillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime, en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre; &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, reſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les

enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa faiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la Nature impose à l'homme; & cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de

dép'aifirs ; or je voudrois bien fauver à mon fils cette feconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juſte opinion des choſes. J'avois d'abord réſolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perſuadée que les premiers mouvemens de la Nature ſont toujours bons & ſalutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en ſe faiſant un droit d'être obeis, les enfans ſortoient de l'état de Nature preſque en naiſſant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiſcrétion. J'ai vu que, ſi je voulois contenter toutes ſes fantaiſies, elles croîtroient avec ma complaiſance ; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus ſenſible qu'il y ſeroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raiſon, lui ſauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paſſé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus ; & pour lui épargner de longs déplaiſirs, des lamentations,

des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eſt vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois, avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde eſt accordé ſans condition dès la premiere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus : mais il n'obtient jamais rien par importunité ; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer ; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envôler un oiſeau qu'il voudroit tenir ; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte ; ſinon qu'il ne l'a pu garder ; ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine, il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'au-

trui.... Un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre; je preſſens votre objection; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux, & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt, quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car, grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure, quand il ſouffre;

c'eſt la voix de la Nature, qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi faisje une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir, à point nommé, quand il ſent de la douleur, & quand il n'en ſent pas ; quand il ſe porte bien, & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car, comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte, tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aisément le desir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires : car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore, quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, si-tôt qu'elle est au-dessus de

leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux; mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter, quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voyent, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand

on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots, quand on les interroge; sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pythagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent, les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt, ni assez long-tems, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon

dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser, pourvu qu'on parle. Mais vous, qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ! a-t-elle repris à l'instant, est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux, à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'est-là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs (1).

(1) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'etoit qu'un sot.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens ; jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hazard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mere déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne fait ce qu'il dit & se voit célébrer ! Ne pensez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non ; je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard

& vain ; & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de me faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinel; il ne leur vient plus de compère, & ils en valent sensi-

blement mieux, depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir (1). Faute de cette science préliminaire, les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes qui ne servent à rien,

(1) Ce proverbe est tiré de Chardin, tom. 5, p. 170. *in*-12.

ou profondes & scabreuses, dont la solution passe leur portée; &, puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la première & la plus importante science qui leur convient n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc, dans les enfans, cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent

quelquefois leurs questions indiscrettes; en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par-là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée, seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légère, le propos moins vif & moins abondant; &, en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens retrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs, toujours ennuyés d'eux-mêmes, s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir-vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la société humaine a un objet plus noble, & ses vrais plaisirs ont plus de solidité.

solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux, quand il parle pour ne rien dire; & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent, que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit, qui ne s'abstient de parler, que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible

qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tû. Au contraire, on remarque, en général, que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention, quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions, & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit, dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon, que de riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe taît, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant; & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je

nourris des enfans, & n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espère, dit-elle, en regardant son mari, que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme & mere; je sais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je suis chargée, n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même, en cela, que suivre de point en point le système de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans, & sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée, sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un

peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévère : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous, sont celles de la liberté même; savoir, de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle; &, comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés; &, tout mon art, pour que ç'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuie point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les seules leçons qu'ils reçoivent, sont des leçons de pratique, prises dans la simplicité de

la Nature. Chacun, bien instruit là-dessus, se conforme à mes intentions, avec une intelligence & un soin qui ne me laissent rien à desirer; &, si quelque faute est à craindre, mon assiduité la prévient ou la répare aisement.

Hier, par exemple, l'aîné, ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien; mais une heure après, au moment que le ravisseur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la suivoit, en le redemandant, & pleurant à son tour. Elle lui dit: vous l'avez pris par force à votre frère; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne suis-je pas la plus forte? Puis elle se mit à battre la caisse, à son imitation, comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques-là, tout étoit à merveille. Mais, quelque tems après, elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la Nature; &, de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux frères. En perdant le tam-

bour, le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'ainé sentit son injustice; tous deux connurent leur foiblesse, & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues, m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils men rendirent enfin l'admirateur; & je sens que, pour guider l'homme, la marche de la Nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, (& cet inconvénient me parut fort grand) c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils aient dans toute sa vigueur, & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge, Il me sembloit que, selon leur propre système, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est elle, disois-je, qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien, devient lourd & pesant dans l'inaction, La se-

mence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation, pour apprendre à devenir raiſonnable, que de commencer par être ſtupide. Comment ſtupide! s'eſt écriée auſſitôt Madame de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (1)? Comme ſi la quantité des choſes mal digérées & ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que, de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe, & la plus commode à cultiver dans les enfans: mais, à votre avis, lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir?

(1) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette faculté, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut com-

prendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras, au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place?

Non; si la Nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blason, de sphere, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur & l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne-heure en caractères ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, la mé-

moire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : toute ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets ; c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître, & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la premiere de ses facultés, & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer, étant jeunes, se font honorer, étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le deſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; &, autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les emploie aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer, quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raiſon, qu'il ſoutient que, quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déja paſſablement. Voici comment lui eſt

venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déja commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives, la plupart tirées de la bible; puis, voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois, de tems en tems, quelques contes, rarement, peu long-

tems, & répétant souvent les mêmes, avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui, les petits contes servoient de ressources; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéressant, en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne, & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit affaire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit, à mon exemple, un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il fallut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précau-

tions, il s'eſt laſſé trois ou quatre fois, on l'a laiſſé faire. Seulement je me ſuis efforcée de rendre les contes encore plus amuſans, & il eſt revenu à la charge avec tant d'ardeur que, quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à-peu-près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zèle & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne-heure à nourrir ſa tête d'idées, & non de mots; c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais, interrompis-je! c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard

de la priere, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assez pour qu'ils l'apprennent, sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme? Non, mon ami; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere si pieuse!... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah! j'y suis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles, ni qu'ils sachent seulement leur Religion, mais qu'ils la croyent; & vous pensez avec raison qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en souriant M. de Wolmar; seriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être; lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis com-

prendre, & reſpecte le reſte ſans le rejeter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zèle maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne ſont point fermenter leur amour-propre, ils ne ſe croient ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'en-

tendroient point, ou dont ils seroient bientôt ennuyés : c'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne ; ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux ; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins ; c'est l'accord qu'ils voient régner sans cesse, & dans la conduite respective de tous, & dans la conduite & les discours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leur desirs ne sont point obstinés, les inclinations au mal sont prévenues, la Nature est justifiée ; & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons, ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'eſt ainſi que, livrés au penchant de leur cœur, ſans que rien le déguiſe ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conſervent exactement celle de leur caractere originel : c'eſt ainſi que ce caractere ſe développe journellement à nos yeux ſans réſerve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la Nature juſques dans leurs principes les plus ſecrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés, ni punis, ils ne ſavent ni mentir, ni ſe cacher, & dans tout ce qu'ils diſent, ſoit entre eux, ſoit à nous, ils laiſſent voir, ſans contrainte, tout ce qu'ils ont au fond de l'âme. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne ſongent pas même à ſe gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choſes du monde les plus blâmables, que je ne ferois pas ſemblant d'en rien ſavoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention, ſans qu'ils s'en doutent ; je tiens un regiſtre

exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent ; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche, est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine : si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera ; au lieu de cela, j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier ; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe ; c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être aussi bien secondée, pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il falloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il falloit des enfans bien nés

en qui la Nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage ; il falloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un seul valet brutal ou flatteur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs desseins, & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse. Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez, est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche, est contraint de vous ressembler ? Meres de famille ! quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir ! Soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun

de remplir ſes devoirs, ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la Nature ? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres ; & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre, ſera auſſi le plus reſpecté.

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'adreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux frères ; mais ce moyen me paroît trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine, & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela ; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du ſens au-deſſus de ſon âge, j'en fais en quelque ſorte leur première gouvernante, & avec d'autant plus de ſuccès, que ſes leçons leur ſont moins ſuſpectes.

Quant à elle, ſon éducation me regarde ; mais les principes en ſont ſi dif-

férens, qu'ils méritent un entretien à part. Au moins, puis-je bien dire d'avance, qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la Nature, & qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Mylord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiette ; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer, en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir ; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur, qu'approcher du vôtre. Cher Bomston ! je le sais trop ; la seule mort digne de ta vie, seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays ; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi ?

Fin du troisiéme Tome.

TABLE
DES LETTRES ET MATIERES
Contenues en ce Volume.

LETTRE PREMIERE ; de l'Amant de Julie à Milord Edouard.

Ennuyé de la vie, il cherche à justifier le suïcide. page 1

LET. II ; Réponse.

Mylord Edouard réfute avec force les raisons alléguées par l'Amant de Julie pour autoriser le suïcide. 24

LET. III ; de Mylord Edouard à l'Amant de Julie.

Il propose à son ami de chercher le repos de l'âme dans l'agitation d'une vie active. 40

LET. IV ; Réponse.

Résignation de l'Amant de Julie aux volontés de Mylord Edouard. 43

LET. V ; de Mylord Edouard à l'Amant de Julie.

Il a tout disposé pour l'embarquement de son ami, en qualité d'Ingénieur sur un vaisseau d'une Escadre Anglaise. 44

LET. VI ; de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

Tendres adieux à Mde d'Orbe & à Mde de Wolmar. 46

LET. VII ; de Mde de Wolmar à Mde d'Orbe.

Elle presse le retour de sa Cousine. 49

LET. VIII ; Reponse de Mde d'Orbe à Mde de Wolmar.

Projet de Mde d'Orbe, devenue veuve, d'unir un jour sa fille au fils aîné de Mde de Wolmar. 66

LET. IX ; de l'Amant de Julie à Mde d'Orbe.

Il lui annonce son retour. 82

LET. X ; de M. de Wolmar à l'Amant de Julie

Il lui apprend que sa femme vient de lui ouvrir son cœur sur ses égaremens passés, & il lui offre sa maison. 93

LET. XI ; de Mde d'Orbe à l'Amant de Julie.

Dans cette Lettre étoit incluse la précédente.

Mde d'Orbe joint son invitation à celle de M. & de Mde de Wolmar. 94

LET. XII ; de Saint-Preux à Mylord Edouard.

Réception que M. & Mde de Wolmar font à St-Preux. 96

LET. XIII ; de Mde de Wolmar à Mde d'Orbe.

Elle l'instruit de l'état de son cœur, de la conduite de Saint-Preux, de la bonne opinion de M. de Wolmar pour son nouvel hôte, & de sa sécurité sur la vertu de sa femme. 117.

LET. XIV ; Réponse de Mde d'Orbe à Mde de Wolmar.
Elle lui représente le danger qu'il pourroit y avoir à prendre son mari pour confident. 130
LET. XV ; de Mde d'Orbe à Mde de Wolmar.
Elle lui renvoie St.-Preux, dont elle loue les façons. 139
LET. XVI ; de St.-preux à Mylord Edouard.
Il lui détaille la sage économie qui régne dans la maison de M. de Wolmar 152
LET. XVII ; de St.-Preux à Mylord Edouard.
Description d'une agréable solitude. 226
LET. XVIII ; de Mde de Wolmar à Mde d'Orbe.
Caractere de M. de Wolmar, instruit même avant son mariage de tout ce qui s'est passé entre sa femme & Saint-Preux. 271
LET. XIX ; Réponse de Mde d'Orbe à Mde de Wolmar.
Elle dissipe les allarmes de sa Cousine au sujet de Saint-Preux. 297
LET XX ; de M. de Wolmar à Mde d'Orbe.
Il lui annonce son depart, & l'instruit du projet qu'il a de confier l'éducation de ses enfans à St.-Preux. 314
LET. XXI ; de Saint Preux à Mylord Edouard.
Affliction de Mde de Wolmar. Secret fatal qu'elle révèle à Saint-Preux. 327
LET. XXII ; de Mde de Wolmar à son mari.
Elle lui reproche de jouir durement de la vertu de sa femme. 331
LET. XXIII ; de Saint-Preux à Milord Edouard.
Danger que courent Mde de Wolmar & St.-Preux sur le lac de Genève. Ils parviennent à prendre terre. Ils se rembarquent pour revenir à Clarens. Horrible tentation de Saint Preux. 332
LET. XXIV ; de Mylord Edouard à Saint-Preux.
Conseils & reproches. Eloge d'Abauzit, citoyen de Genève. Retour prochain de Mylord Edouard. 351
LET. XXV ; de Saint-Preux à Mylord Edouard.
Il assûre à son ami qu'il a recouvré la paix de l'âme ; lui fait un détail de la vie privée de M. & de Mde de Wolmar. 360
LET. XXVI ; de Saint-Preux à Mylord Edouard.
Douceurs du recueillement dans une assemblée d'amis. 433

Fin de la Table du Tome III.